

Au commencement était la voix

Au commencement était la voix

Au commencement était la voix

Au commencement était la voix



## Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

### **Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige, Edwige Dautzenberg,  
Pierre Delion, Anne Frichet, Bernard Golse, Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage



## Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

### **Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige, Edwige Dautzenberg,  
Pierre Delion, Anne Frichet, Bernard Golse, Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage



## Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

### **Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige, Edwige Dautzenberg,  
Pierre Delion, Anne Frichet, Bernard Golse, Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage



## Collection « La vie de l'enfant »

dirigée par Sylvain Missonnier

syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien-portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

### **Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige, Edwige Dautzenberg,  
Pierre Delion, Anne Frichet, Bernard Golse, Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage



Sous la direction de  
Marie-France Castarède  
et Gabrielle Konopczynski

# Au commencement était la voix

Préface d'André Green

« La vie de l'enfant »

érès  
éditions

Extrait de la publication

Sous la direction de  
Marie-France Castarède  
et Gabrielle Konopczynski

# Au commencement était la voix

Préface d'André Green

« La vie de l'enfant »

érès  
éditions

Extrait de la publication

Sous la direction de  
Marie-France Castarède  
et Gabrielle Konopczynski

# Au commencement était la voix

Préface d'André Green

« La vie de l'enfant »

érès  
éditions

Extrait de la publication

Sous la direction de  
Marie-France Castarède  
et Gabrielle Konopczynski

# Au commencement était la voix

Préface d'André Green

« La vie de l'enfant »

érès  
éditions

Extrait de la publication

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage collectif présente des articles tirés de communications et d'ateliers exposés à Besançon les 7 et 8 novembre 2003 lors du colloque international « La voix dans tous ses états », organisé conjointement par Marie-France Castarède, l'équipe de psychologie clinique et de psychopathologie du Laboratoire de psychologie de l'université de Franche-Comté (EA3188, directeur J.-P. Minary), et par Gabrielle Konopczynski, du Laboratoire de phonétique, équipe LaSELDI (Laboratoire de SÉmiologie, Linguistique, Didactique, Informatique, EA 2281, directeur C. Condé). Il portait sur le thème de la voix vue sous divers aspects.

Le comité scientifique se composait de Marie-France Castarède, Gabrielle Konopczynski et Jean-Pierre Minary, de l'université de Franche-Comté, ainsi que de Laurent Danon-Boileau, de l'université de Paris-V.

Marie-France Castarède s'est principalement occupée de la mise en place scientifique et pratique du colloque, tandis que Gabrielle Konopczynski a œuvré à la mise en forme de ce livre.

Toutes les communications ne sont pas réunies dans cet ouvrage, notamment certaines de celles qui présentaient des films (Guy Cornut) ou des ateliers qui montraient également des films (Guy Cornut), ou qui portaient sur le travail de la voix et du corps (Micheline Grancher, Gilles Vente) ou sur des réalisations informatiques (Branka Zei Pollermann), ou encore des discussions à bâtons rompus sur la poésie, la voix, la traduction (Meschonnic), toutes présentations pouvant difficilement s'écrire.

Les interventions qui figurent dans ce livre ont été réécrites pour la publication, avec traçage de passerelles entre les divers thèmes abordés.

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré de manière efficace à l'organisation pratique de ces journées, notamment Jean-Pierre Minary et Géraldine Mougeot.

Ce colloque a été partiellement sponsorisé par l'université de Franche-Comté, le conseil régional de Franche-Comté, le conseil général du Doubs, la ville de Besançon, la revue *Parents* et le Crédit mutuel enseignant (CME).

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2498-5  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage collectif présente des articles tirés de communications et d'ateliers exposés à Besançon les 7 et 8 novembre 2003 lors du colloque international « La voix dans tous ses états », organisé conjointement par Marie-France Castarède, l'équipe de psychologie clinique et de psychopathologie du Laboratoire de psychologie de l'université de Franche-Comté (EA3188, directeur J.-P. Minary), et par Gabrielle Konopczynski, du Laboratoire de phonétique, équipe LaSELDI (Laboratoire de SÉmiologie, Linguistique, Didactique, Informatique, EA 2281, directeur C. Condé). Il portait sur le thème de la voix vue sous divers aspects.

Le comité scientifique se composait de Marie-France Castarède, Gabrielle Konopczynski et Jean-Pierre Minary, de l'université de Franche-Comté, ainsi que de Laurent Danon-Boileau, de l'université de Paris-V.

Marie-France Castarède s'est principalement occupée de la mise en place scientifique et pratique du colloque, tandis que Gabrielle Konopczynski a œuvré à la mise en forme de ce livre.

Toutes les communications ne sont pas réunies dans cet ouvrage, notamment certaines de celles qui présentaient des films (Guy Cornut) ou des ateliers qui montraient également des films (Guy Cornut), ou qui portaient sur le travail de la voix et du corps (Micheline Grancher, Gilles Vente) ou sur des réalisations informatiques (Branka Zei Pollermann), ou encore des discussions à bâtons rompus sur la poésie, la voix, la traduction (Meschonnic), toutes présentations pouvant difficilement s'écrire.

Les interventions qui figurent dans ce livre ont été réécrites pour la publication, avec traçage de passerelles entre les divers thèmes abordés.

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré de manière efficace à l'organisation pratique de ces journées, notamment Jean-Pierre Minary et Géraldine Mougeot.

Ce colloque a été partiellement sponsorisé par l'université de Franche-Comté, le conseil régional de Franche-Comté, le conseil général du Doubs, la ville de Besançon, la revue *Parents* et le Crédit mutuel enseignant (CME).

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2498-5

Première édition © Éditions érès 2005

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage collectif présente des articles tirés de communications et d'ateliers exposés à Besançon les 7 et 8 novembre 2003 lors du colloque international « La voix dans tous ses états », organisé conjointement par Marie-France Castarède, l'équipe de psychologie clinique et de psychopathologie du Laboratoire de psychologie de l'université de Franche-Comté (EA3188, directeur J.-P. Minary), et par Gabrielle Konopczynski, du Laboratoire de phonétique, équipe LaSELDI (Laboratoire de SÉmiologie, Linguistique, Didactique, Informatique, EA 2281, directeur C. Condé). Il portait sur le thème de la voix vue sous divers aspects.

Le comité scientifique se composait de Marie-France Castarède, Gabrielle Konopczynski et Jean-Pierre Minary, de l'université de Franche-Comté, ainsi que de Laurent Danon-Boileau, de l'université de Paris-V.

Marie-France Castarède s'est principalement occupée de la mise en place scientifique et pratique du colloque, tandis que Gabrielle Konopczynski a œuvré à la mise en forme de ce livre.

Toutes les communications ne sont pas réunies dans cet ouvrage, notamment certaines de celles qui présentaient des films (Guy Cornut) ou des ateliers qui montraient également des films (Guy Cornut), ou qui portaient sur le travail de la voix et du corps (Micheline Grancher, Gilles Vente) ou sur des réalisations informatiques (Branka Zei Pollermann), ou encore des discussions à bâtons rompus sur la poésie, la voix, la traduction (Meschonnic), toutes présentations pouvant difficilement s'écrire.

Les interventions qui figurent dans ce livre ont été réécrites pour la publication, avec traçage de passerelles entre les divers thèmes abordés.

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré de manière efficace à l'organisation pratique de ces journées, notamment Jean-Pierre Minary et Géraldine Mougeot.

Ce colloque a été partiellement sponsorisé par l'université de Franche-Comté, le conseil régional de Franche-Comté, le conseil général du Doubs, la ville de Besançon, la revue *Parents* et le Crédit mutuel enseignant (CME).

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2498-5  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage collectif présente des articles tirés de communications et d'ateliers exposés à Besançon les 7 et 8 novembre 2003 lors du colloque international « La voix dans tous ses états », organisé conjointement par Marie-France Castarède, l'équipe de psychologie clinique et de psychopathologie du Laboratoire de psychologie de l'université de Franche-Comté (EA3188, directeur J.-P. Minary), et par Gabrielle Konopczynski, du Laboratoire de phonétique, équipe LaSELDI (Laboratoire de SÉmiologie, Linguistique, Didactique, Informatique, EA 2281, directeur C. Condé). Il portait sur le thème de la voix vue sous divers aspects.

Le comité scientifique se composait de Marie-France Castarède, Gabrielle Konopczynski et Jean-Pierre Minary, de l'université de Franche-Comté, ainsi que de Laurent Danon-Boileau, de l'université de Paris-V.

Marie-France Castarède s'est principalement occupée de la mise en place scientifique et pratique du colloque, tandis que Gabrielle Konopczynski a œuvré à la mise en forme de ce livre.

Toutes les communications ne sont pas réunies dans cet ouvrage, notamment certaines de celles qui présentaient des films (Guy Cornut) ou des ateliers qui montraient également des films (Guy Cornut), ou qui portaient sur le travail de la voix et du corps (Micheline Grancher, Gilles Vente) ou sur des réalisations informatiques (Branka Zei Pollermann), ou encore des discussions à bâtons rompus sur la poésie, la voix, la traduction (Meschonnic), toutes présentations pouvant difficilement s'écrire.

Les interventions qui figurent dans ce livre ont été réécrites pour la publication, avec traçage de passerelles entre les divers thèmes abordés.

Nous remercions tous ceux qui ont collaboré de manière efficace à l'organisation pratique de ces journées, notamment Jean-Pierre Minary et Géraldine Mougeot.

Ce colloque a été partiellement sponsorisé par l'université de Franche-Comté, le conseil régional de Franche-Comté, le conseil général du Doubs, la ville de Besançon, la revue *Parents* et le Crédit mutuel enseignant (CME).

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2498-5  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.



## TABLE DES MATIÈRES

Préface	
La voix, l'affect et l'autre	
<i>André Green</i> .....	7
Avant-propos	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	27
Les enjeux de la voix	
<i>Gabrielle Konopczynski</i> .....	33

### LA VOIX DANS L'ART

La voix, la parole, le sens	
<i>Robert Abirached</i> .....	53
La voix-poème comme intime extérieur	
<i>Henri Meschonnic</i> .....	61
Proposition pour penser et analyser la prosodie du chant	
<i>Pascal Lécroart</i> .....	69
La voix et le silence : Mallarmé et Boulez	
<i>Frédérique Toudoire-Surlapierre</i> .....	75
La voix de la folie à l'opéra : Lucie de Lammermoor	
<i>Jacqueline Verdeau-Paillès</i> .....	79
Bibliographie de la première partie .....	81

## TABLE DES MATIÈRES

Préface	
La voix, l'affect et l'autre	
<i>André Green</i> .....	7
Avant-propos	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	27
Les enjeux de la voix	
<i>Gabrielle Konopczynski</i> .....	33

### LA VOIX DANS L'ART

La voix, la parole, le sens	
<i>Robert Abirached</i> .....	53
La voix-poème comme intime extérieur	
<i>Henri Meschonnic</i> .....	61
Proposition pour penser et analyser la prosodie du chant	
<i>Pascal Lécroart</i> .....	69
La voix et le silence : Mallarmé et Boulez	
<i>Frédérique Toudoire-Surlapierre</i> .....	75
La voix de la folie à l'opéra : Lucie de Lammermoor	
<i>Jacqueline Verdeau-Paillès</i> .....	79
Bibliographie de la première partie .....	81

## TABLE DES MATIÈRES

Préface	
La voix, l'affect et l'autre	
<i>André Green</i> .....	7
Avant-propos	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	27
Les enjeux de la voix	
<i>Gabrielle Konopczynski</i> .....	33

### LA VOIX DANS L'ART

La voix, la parole, le sens	
<i>Robert Abirached</i> .....	53
La voix-poème comme intime extérieur	
<i>Henri Meschonnic</i> .....	61
Proposition pour penser et analyser la prosodie du chant	
<i>Pascal Lécroart</i> .....	69
La voix et le silence : Mallarmé et Boulez	
<i>Frédérique Toudoire-Surlapierre</i> .....	75
La voix de la folie à l'opéra : Lucie de Lammermoor	
<i>Jacqueline Verdeau-Paillès</i> .....	79
Bibliographie de la première partie .....	81

## TABLE DES MATIÈRES

Préface	
La voix, l'affect et l'autre	
<i>André Green</i> .....	7
Avant-propos	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	27
Les enjeux de la voix	
<i>Gabrielle Konopczynski</i> .....	33

### LA VOIX DANS L'ART

La voix, la parole, le sens	
<i>Robert Abirached</i> .....	53
La voix-poème comme intime extérieur	
<i>Henri Meschonnic</i> .....	61
Proposition pour penser et analyser la prosodie du chant	
<i>Pascal Lécroart</i> .....	69
La voix et le silence : Mallarmé et Boulez	
<i>Frédérique Toudoire-Surlapierre</i> .....	75
La voix de la folie à l'opéra : Lucie de Lammermoor	
<i>Jacqueline Verdeau-Paillès</i> .....	79
Bibliographie de la première partie .....	81

Transition Du domaine de l'art à celui de l'intersubjectivité <i>Janine Abécassis</i> .....	83
---	----

VOIX ET RELATIONS INTERSUBJECTIVES

Variations sur la voix des enseignants <i>Claire Gillie-Guilbert</i> .....	89
---	----

Qu'exprime la prosodie affective : l'état du corps ou l'état de l'esprit ? Proposition d'un modèle unifié de l'émotion et de cognition <i>Branka Zei Pollermann</i> .....	97
--	----

Voix et musicalité : nature, émotion, relations et culture <i>Colwyn Trevarthen, Maya Gratier</i> .....	105
---	-----

Les précurseurs corporels et comportementaux du langage verbal <i>Bernard Golse</i> .....	117
---	-----

Les vocalises de la passion <i>Marie-France Castarède</i> .....	129
--	-----

Voix et paternité <i>Janine Abécassis</i> .....	137
--	-----

Voix et intonation : clinique orthophonique chez l'enfant de 0 à 6 ans <i>Pierre Chalumeau</i> .....	145
--	-----

De la chanson des interactions à l'émergence des compétences conversationnelles et langagières L'apport de la pathologie <i>Shirley Vinter</i> .....	149
---	-----

Différents aspects du rôle de la voix et de sa prise en compte dans le travail psychanalytique <i>Geneviève et Jean-Pierre Veuriot</i> .....	153
--	-----

Transition Du domaine de l'art à celui de l'intersubjectivité <i>Janine Abécassis</i> .....	83
---	----

VOIX ET RELATIONS INTERSUBJECTIVES

Variations sur la voix des enseignants <i>Claire Gillie-Guilbert</i> .....	89
---	----

Qu'exprime la prosodie affective : l'état du corps ou l'état de l'esprit ? Proposition d'un modèle unifié de l'émotion et de cognition <i>Branka Zei Pollermann</i> .....	97
--	----

Voix et musicalité : nature, émotion, relations et culture <i>Colwyn Trevarthen, Maya Gratier</i> .....	105
---	-----

Les précurseurs corporels et comportementaux du langage verbal <i>Bernard Golse</i> .....	117
---	-----

Les vocalises de la passion <i>Marie-France Castarède</i> .....	129
--	-----

Voix et paternité <i>Janine Abécassis</i> .....	137
--	-----

Voix et intonation : clinique orthophonique chez l'enfant de 0 à 6 ans <i>Pierre Chalumeau</i> .....	145
--	-----

De la chanson des interactions à l'émergence des compétences conversationnelles et langagières L'apport de la pathologie <i>Shirley Vinter</i> .....	149
---	-----

Différents aspects du rôle de la voix et de sa prise en compte dans le travail psychanalytique <i>Geneviève et Jean-Pierre Veuriot</i> .....	153
--	-----

Transition Du domaine de l'art à celui de l'intersubjectivité <i>Janine Abécassis</i> .....	83
---	----

VOIX ET RELATIONS INTERSUBJECTIVES

Variations sur la voix des enseignants <i>Claire Gillie-Guilbert</i> .....	89
---	----

Qu'exprime la prosodie affective : l'état du corps ou l'état de l'esprit ? Proposition d'un modèle unifié de l'émotion et de cognition <i>Branka Zei Pollermann</i> .....	97
--	----

Voix et musicalité : nature, émotion, relations et culture <i>Colwyn Trevarthen, Maya Gratier</i> .....	105
---	-----

Les précurseurs corporels et comportementaux du langage verbal <i>Bernard Golse</i> .....	117
---	-----

Les vocalises de la passion <i>Marie-France Castarède</i> .....	129
--	-----

Voix et paternité <i>Janine Abécassis</i> .....	137
--	-----

Voix et intonation : clinique orthophonique chez l'enfant de 0 à 6 ans <i>Pierre Chalumeau</i> .....	145
--	-----

De la chanson des interactions à l'émergence des compétences conversationnelles et langagières L'apport de la pathologie <i>Shirley Vinter</i> .....	149
---	-----

Différents aspects du rôle de la voix et de sa prise en compte dans le travail psychanalytique <i>Geneviève et Jean-Pierre Veuriot</i> .....	153
--	-----

Transition Du domaine de l'art à celui de l'intersubjectivité <i>Janine Abécassis</i> .....	83
---	----

VOIX ET RELATIONS INTERSUBJECTIVES

Variations sur la voix des enseignants <i>Claire Gillie-Guilbert</i> .....	89
---	----

Qu'exprime la prosodie affective : l'état du corps ou l'état de l'esprit ? Proposition d'un modèle unifié de l'émotion et de cognition <i>Branka Zei Pollermann</i> .....	97
--	----

Voix et musicalité : nature, émotion, relations et culture <i>Colwyn Trevarthen, Maya Gratier</i> .....	105
---	-----

Les précurseurs corporels et comportementaux du langage verbal <i>Bernard Golse</i> .....	117
---	-----

Les vocalises de la passion <i>Marie-France Castarède</i> .....	129
--	-----

Voix et paternité <i>Janine Abécassis</i> .....	137
--	-----

Voix et intonation : clinique orthophonique chez l'enfant de 0 à 6 ans <i>Pierre Chalumeau</i> .....	145
--	-----

De la chanson des interactions à l'émergence des compétences conversationnelles et langagières L'apport de la pathologie <i>Shirley Vinter</i> .....	149
---	-----

Différents aspects du rôle de la voix et de sa prise en compte dans le travail psychanalytique <i>Geneviève et Jean-Pierre Veuriot</i> .....	153
--	-----



Bibliographie de la deuxième partie.....	157
Transition	
Des premières interactions perturbées peuvent-elles conduire à l'autisme ?	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	165

## VOIX ET AUTISME

Les interactions sonores entre les bébés devenus autistes et leurs parents	
<i>Marie-Christine Laznik, Sandra Maestro,     Filippo Muratori, Erika Parlato</i> .....	171
Les interactions sonores dans le contexte de la recherche sur l'autisme à partir de films familiaux	
<i>Filippo Muratori, Sandra Maestro, Marie-Christine Laznik</i> .....	183
Pulsion et sonorité	
<i>Anne Denis</i> .....	191
L'enfant autiste et l'objet sonore prénatal	
Les retrouvailles de l'objet sonore prénatal au cours des traitements psychanalytiques avec les enfants autistes	
<i>Geneviève Haag</i> .....	199
Cris, chantonnements et autres manifestations vocales chez des enfants à conduites autistiques	
<i>Édith Lecourt</i> .....	211
L'énonciation autistique	
<i>Laurent Danon-Boileau, Mary-Annick Morel</i> .....	221

## CONCLUSION

De la recherche sur la voix	
<i>Serban Ionescu</i> .....	233
Bibliographie générale.....	237
Présentation des auteurs.....	243

Bibliographie de la deuxième partie.....	157
Transition	
Des premières interactions perturbées peuvent-elles conduire à l'autisme ?	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	165

## VOIX ET AUTISME

Les interactions sonores entre les bébés devenus autistes et leurs parents	
<i>Marie-Christine Laznik, Sandra Maestro,     Filippo Muratori, Erika Parlato</i> .....	171
Les interactions sonores dans le contexte de la recherche sur l'autisme à partir de films familiaux	
<i>Filippo Muratori, Sandra Maestro, Marie-Christine Laznik</i> .....	183
Pulsion et sonorité	
<i>Anne Denis</i> .....	191
L'enfant autiste et l'objet sonore prénatal	
Les retrouvailles de l'objet sonore prénatal au cours des traitements psychanalytiques avec les enfants autistes	
<i>Geneviève Haag</i> .....	199
Cris, chantonnements et autres manifestations vocales chez des enfants à conduites autistiques	
<i>Édith Lecourt</i> .....	211
L'énonciation autistique	
<i>Laurent Danon-Boileau, Mary-Annick Morel</i> .....	221

## CONCLUSION

De la recherche sur la voix	
<i>Serban Ionescu</i> .....	233
Bibliographie générale.....	237
Présentation des auteurs.....	243

Bibliographie de la deuxième partie.....	157
Transition	
Des premières interactions perturbées peuvent-elles conduire à l'autisme ?	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	165

## VOIX ET AUTISME

Les interactions sonores entre les bébés devenus autistes et leurs parents	
<i>Marie-Christine Laznik, Sandra Maestro,     Filippo Muratori, Erika Parlato</i> .....	171
Les interactions sonores dans le contexte de la recherche sur l'autisme à partir de films familiaux	
<i>Filippo Muratori, Sandra Maestro, Marie-Christine Laznik</i> .....	183
Pulsion et sonorité	
<i>Anne Denis</i> .....	191
L'enfant autiste et l'objet sonore prénatal	
Les retrouvailles de l'objet sonore prénatal au cours des traitements psychanalytiques avec les enfants autistes	
<i>Geneviève Haag</i> .....	199
Cris, chantonnements et autres manifestations vocales chez des enfants à conduites autistiques	
<i>Édith Lecourt</i> .....	211
L'énonciation autistique	
<i>Laurent Danon-Boileau, Mary-Annick Morel</i> .....	221

## CONCLUSION

De la recherche sur la voix	
<i>Serban Ionescu</i> .....	233
Bibliographie générale.....	237
Présentation des auteurs.....	243

Bibliographie de la deuxième partie.....	157
Transition	
Des premières interactions perturbées peuvent-elles conduire à l'autisme ?	
<i>Marie-France Castarède</i> .....	165

## VOIX ET AUTISME

Les interactions sonores entre les bébés devenus autistes et leurs parents	
<i>Marie-Christine Laznik, Sandra Maestro,     Filippo Muratori, Erika Parlato</i> .....	171
Les interactions sonores dans le contexte de la recherche sur l'autisme à partir de films familiaux	
<i>Filippo Muratori, Sandra Maestro, Marie-Christine Laznik</i> .....	183
Pulsion et sonorité	
<i>Anne Denis</i> .....	191
L'enfant autiste et l'objet sonore prénatal	
Les retrouvailles de l'objet sonore prénatal au cours des traitements psychanalytiques avec les enfants autistes	
<i>Geneviève Haag</i> .....	199
Cris, chantonnements et autres manifestations vocales chez des enfants à conduites autistiques	
<i>Édith Lecourt</i> .....	211
L'énonciation autistique	
<i>Laurent Danon-Boileau, Mary-Annick Morel</i> .....	221

## CONCLUSION

De la recherche sur la voix	
<i>Serban Ionescu</i> .....	233
Bibliographie générale.....	237
Présentation des auteurs.....	243

*André Green*

## PRÉFACE

### LA VOIX, L' AFFECT ET L' AUTRE

*À Martin et Claire*

La majeure partie des informations que nous recevons sont visuelles ; les informations sonores sont en revanche douées d'une spécialisation fonctionnelle et discriminative très élevée. Elles exigent un travail de différenciation et de diversification afin que les sujets parlants puissent faire face à des situations d'une grande variété et plasticité. Mieux, elles nous font entrevoir, dès le début, le rôle des alliages complexes qui entrent dans la composition d'une activité perçue apparemment comme unitaire, la voix, et qui pourtant évolue, grâce au développement de certaines composantes, vers un genre spécifique d'activité (poésie, chant, etc.). Il serait abusif de qualifier de voix certains équivalents naturels tels l'aboïement, le miaulement, le beuglement, le mugissement ou le berrissement. Non parce que ces animaux ne parlent pas (il y a des vocalises dépourvues de mots), mais parce que la généralisation est abusive. Une voix c'est, comme le soutient le langage, ce qu'on rattache à une personne. Elle peut en être la métonymie.

On peut observer la dissociation d'une composante, qui s'individualise de façon singulière sans cesser de rompre tout à fait ses liens avec l'usage ordinaire de la voix (la poésie par exemple). Dans le domaine de la pathologie, on en est encore à débattre si les symptômes de l'autisme relatifs à la voix sont la conséquence d'un trouble encore inconnu ou s'ils

*André Green*

## PRÉFACE

### LA VOIX, L' AFFECT ET L' AUTRE

*À Martin et Claire*

La majeure partie des informations que nous recevons sont visuelles ; les informations sonores sont en revanche douées d'une spécialisation fonctionnelle et discriminative très élevée. Elles exigent un travail de différenciation et de diversification afin que les sujets parlants puissent faire face à des situations d'une grande variété et plasticité. Mieux, elles nous font entrevoir, dès le début, le rôle des alliages complexes qui entrent dans la composition d'une activité perçue apparemment comme unitaire, la voix, et qui pourtant évolue, grâce au développement de certaines composantes, vers un genre spécifique d'activité (poésie, chant, etc.). Il serait abusif de qualifier de voix certains équivalents naturels tels l'aboïement, le miaulement, le beuglement, le mugissement ou le barrisement. Non parce que ces animaux ne parlent pas (il y a des vocalises dépourvues de mots), mais parce que la généralisation est abusive. Une voix c'est, comme le soutient le langage, ce qu'on rattache à une personne. Elle peut en être la métonymie.

On peut observer la dissociation d'une composante, qui s'individualise de façon singulière sans cesser de rompre tout à fait ses liens avec l'usage ordinaire de la voix (la poésie par exemple). Dans le domaine de la pathologie, on en est encore à débattre si les symptômes de l'autisme relatifs à la voix sont la conséquence d'un trouble encore inconnu ou s'ils

*André Green*

## PRÉFACE

### LA VOIX, L' AFFECT ET L' AUTRE

*À Martin et Claire*

La majeure partie des informations que nous recevons sont visuelles ; les informations sonores sont en revanche douées d'une spécialisation fonctionnelle et discriminative très élevée. Elles exigent un travail de différenciation et de diversification afin que les sujets parlants puissent faire face à des situations d'une grande variété et plasticité. Mieux, elles nous font entrevoir, dès le début, le rôle des alliages complexes qui entrent dans la composition d'une activité perçue apparemment comme unitaire, la voix, et qui pourtant évolue, grâce au développement de certaines composantes, vers un genre spécifique d'activité (poésie, chant, etc.). Il serait abusif de qualifier de voix certains équivalents naturels tels l'aboieusement, le miaulement, le beuglement, le mugissement ou le barrisement. Non parce que ces animaux ne parlent pas (il y a des vocalises dépourvues de mots), mais parce que la généralisation est abusive. Une voix c'est, comme le soutient le langage, ce qu'on rattache à une personne. Elle peut en être la métonymie.

On peut observer la dissociation d'une composante, qui s'individualise de façon singulière sans cesser de rompre tout à fait ses liens avec l'usage ordinaire de la voix (la poésie par exemple). Dans le domaine de la pathologie, on en est encore à débattre si les symptômes de l'autisme relatifs à la voix sont la conséquence d'un trouble encore inconnu ou s'ils

*André Green*

## PRÉFACE

### LA VOIX, L' AFFECT ET L' AUTRE

*À Martin et Claire*

La majeure partie des informations que nous recevons sont visuelles ; les informations sonores sont en revanche douées d'une spécialisation fonctionnelle et discriminative très élevée. Elles exigent un travail de différenciation et de diversification afin que les sujets parlants puissent faire face à des situations d'une grande variété et plasticité. Mieux, elles nous font entrevoir, dès le début, le rôle des alliages complexes qui entrent dans la composition d'une activité perçue apparemment comme unitaire, la voix, et qui pourtant évolue, grâce au développement de certaines composantes, vers un genre spécifique d'activité (poésie, chant, etc.). Il serait abusif de qualifier de voix certains équivalents naturels tels l'aboieusement, le miaulement, le beuglement, le mugissement ou le barrisement. Non parce que ces animaux ne parlent pas (il y a des vocalises dépourvues de mots), mais parce que la généralisation est abusive. Une voix c'est, comme le soutient le langage, ce qu'on rattache à une personne. Elle peut en être la métonymie.

On peut observer la dissociation d'une composante, qui s'individualise de façon singulière sans cesser de rompre tout à fait ses liens avec l'usage ordinaire de la voix (la poésie par exemple). Dans le domaine de la pathologie, on en est encore à débattre si les symptômes de l'autisme relatifs à la voix sont la conséquence d'un trouble encore inconnu ou s'ils



expriment ce trouble même, quitte à rechercher les facteurs de son amplification dans la maladie.

Le champ ainsi survolé pousse à s'interroger sur la méthode à adopter pour aborder la voix, quand on a affaire à un grand nombre de travaux inspirés par des démarches diverses. Choisir une démarche génétique qui partira de ce que l'on sait des tout débuts de la vie, espérant voir plus clair dans les stades plus tardifs, classer par genres soit selon le résultat (chant, parole), soit selon la méthodologie adoptée (cognition, clinique), privilégier un domaine particulier et le déclarer nucléaire pour tenter de faire rayonner autour de lui les autres en cherchant les connexions supposées avec le noyau, soit ; mais comment justifier l'arbitraire du point de départ ?

Nous avons choisi de commencer par les contraintes de l'usage ordinaire de la parole ; cela nous fait courir le risque de limiter notre réflexion par la référence à une description trop simple dont les évidences nous masqueraient les aspects les plus inapparents, qui se révéleraient être, en fin de compte, les plus déterminants.

Ainsi donc, laissons pour le moment de côté aussi bien le chant que l'autisme et partons de cet usage ordinaire dont la complexité a d'abord fait reculer même les spécialistes : la voix comme composante de la parole. Nous tenterons d'y repérer un fonctionnement de base pour examiner ensuite d'autres horizons avec l'ambition de traiter des unités plus complexes.

Nous voilà face à une dissociation entre le son et le sens que Jakobson<sup>1</sup> après Saussure a marquée de son sceau. Or Jakobson, phonologue, héritier du cercle de Vienne, était aussi poéticien<sup>2</sup>. Cette double vocation imposée a permis de penser que les effets mystérieux du poème pouvaient être abordés par les mêmes méthodes que celles utilisées pour traiter les unités les plus simples, unités dont par ailleurs on a découvert qu'elles étaient moins simples qu'on ne le croyait.

La question de savoir comment aborder la voix se pose dès que l'on est convaincu qu'il ne suffit pas de se limiter à la prononciation des phonèmes mais qu'elle engage la personnalité toute entière. La voix a dû lutter pour revendiquer sa place, avec d'un côté le signifiant, de l'autre le sens. I. Fonagy y a contribué par son livre *La vive voix*<sup>3</sup>. Rien ne permet de relier ce qui est dit sur la voix dans l'art avec le champ exploré des relations de la voix et des relations intersubjectives. Enfin le rôle de la

---

1. R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976.

2. R. Jakobson, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.

3. I. Fonagy, *La vive voix*, Paris, Payot, préface de R. Jakobson, 1983.

expriment ce trouble même, quitte à rechercher les facteurs de son amplification dans la maladie.

Le champ ainsi survolé pousse à s'interroger sur la méthode à adopter pour aborder la voix, quand on a affaire à un grand nombre de travaux inspirés par des démarches diverses. Choisir une démarche génétique qui partira de ce que l'on sait des tout débuts de la vie, espérant voir plus clair dans les stades plus tardifs, classer par genres soit selon le résultat (chant, parole), soit selon la méthodologie adoptée (cognition, clinique), privilégier un domaine particulier et le déclarer nucléaire pour tenter de faire rayonner autour de lui les autres en cherchant les connexions supposées avec le noyau, soit ; mais comment justifier l'arbitraire du point de départ ?

Nous avons choisi de commencer par les contraintes de l'usage ordinaire de la parole ; cela nous fait courir le risque de limiter notre réflexion par la référence à une description trop simple dont les évidences nous masqueraient les aspects les plus inapparents, qui se révéleraient être, en fin de compte, les plus déterminants.

Ainsi donc, laissons pour le moment de côté aussi bien le chant que l'autisme et partons de cet usage ordinaire dont la complexité a d'abord fait reculer même les spécialistes : la voix comme composante de la parole. Nous tenterons d'y repérer un fonctionnement de base pour examiner ensuite d'autres horizons avec l'ambition de traiter des unités plus complexes.

Nous voilà face à une dissociation entre le son et le sens que Jakobson<sup>1</sup> après Saussure a marquée de son sceau. Or Jakobson, phonologue, héritier du cercle de Vienne, était aussi poéticien<sup>2</sup>. Cette double vocation imposée a permis de penser que les effets mystérieux du poème pouvaient être abordés par les mêmes méthodes que celles utilisées pour traiter les unités les plus simples, unités dont par ailleurs on a découvert qu'elles étaient moins simples qu'on ne le croyait.

La question de savoir comment aborder la voix se pose dès que l'on est convaincu qu'il ne suffit pas de se limiter à la prononciation des phonèmes mais qu'elle engage la personnalité toute entière. La voix a dû lutter pour revendiquer sa place, avec d'un côté le signifiant, de l'autre le sens. I. Fonagy y a contribué par son livre *La vive voix*<sup>3</sup>. Rien ne permet de relier ce qui est dit sur la voix dans l'art avec le champ exploré des relations de la voix et des relations intersubjectives. Enfin le rôle de la

---

1. R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976.

2. R. Jakobson, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.

3. I. Fonagy, *La vive voix*, Paris, Payot, préface de R. Jakobson, 1983.

expriment ce trouble même, quitte à rechercher les facteurs de son amplification dans la maladie.

Le champ ainsi survolé pousse à s'interroger sur la méthode à adopter pour aborder la voix, quand on a affaire à un grand nombre de travaux inspirés par des démarches diverses. Choisir une démarche génétique qui partira de ce que l'on sait des tout débuts de la vie, espérant voir plus clair dans les stades plus tardifs, classer par genres soit selon le résultat (chant, parole), soit selon la méthodologie adoptée (cognition, clinique), privilégier un domaine particulier et le déclarer nucléaire pour tenter de faire rayonner autour de lui les autres en cherchant les connexions supposées avec le noyau, soit ; mais comment justifier l'arbitraire du point de départ ?

Nous avons choisi de commencer par les contraintes de l'usage ordinaire de la parole ; cela nous fait courir le risque de limiter notre réflexion par la référence à une description trop simple dont les évidences nous masqueraient les aspects les plus inapparents, qui se révéleraient être, en fin de compte, les plus déterminants.

Ainsi donc, laissons pour le moment de côté aussi bien le chant que l'autisme et partons de cet usage ordinaire dont la complexité a d'abord fait reculer même les spécialistes : la voix comme composante de la parole. Nous tenterons d'y repérer un fonctionnement de base pour examiner ensuite d'autres horizons avec l'ambition de traiter des unités plus complexes.

Nous voilà face à une dissociation entre le son et le sens que Jakobson<sup>1</sup> après Saussure a marquée de son sceau. Or Jakobson, phonologue, héritier du cercle de Vienne, était aussi poéticien<sup>2</sup>. Cette double vocation imposée a permis de penser que les effets mystérieux du poème pouvaient être abordés par les mêmes méthodes que celles utilisées pour traiter les unités les plus simples, unités dont par ailleurs on a découvert qu'elles étaient moins simples qu'on ne le croyait.

La question de savoir comment aborder la voix se pose dès que l'on est convaincu qu'il ne suffit pas de se limiter à la prononciation des phonèmes mais qu'elle engage la personnalité toute entière. La voix a dû lutter pour revendiquer sa place, avec d'un côté le signifiant, de l'autre le sens. I. Fonagy y a contribué par son livre *La vive voix*<sup>3</sup>. Rien ne permet de relier ce qui est dit sur la voix dans l'art avec le champ exploré des relations de la voix et des relations intersubjectives. Enfin le rôle de la

---

1. R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976.

2. R. Jakobson, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.

3. I. Fonagy, *La vive voix*, Paris, Payot, préface de R. Jakobson, 1983.

expriment ce trouble même, quitte à rechercher les facteurs de son amplification dans la maladie.

Le champ ainsi survolé pousse à s'interroger sur la méthode à adopter pour aborder la voix, quand on a affaire à un grand nombre de travaux inspirés par des démarches diverses. Choisir une démarche génétique qui partira de ce que l'on sait des tout débuts de la vie, espérant voir plus clair dans les stades plus tardifs, classer par genres soit selon le résultat (chant, parole), soit selon la méthodologie adoptée (cognition, clinique), privilégier un domaine particulier et le déclarer nucléaire pour tenter de faire rayonner autour de lui les autres en cherchant les connexions supposées avec le noyau, soit ; mais comment justifier l'arbitraire du point de départ ?

Nous avons choisi de commencer par les contraintes de l'usage ordinaire de la parole ; cela nous fait courir le risque de limiter notre réflexion par la référence à une description trop simple dont les évidences nous masqueraient les aspects les plus inapparents, qui se révéleraient être, en fin de compte, les plus déterminants.

Ainsi donc, laissons pour le moment de côté aussi bien le chant que l'autisme et partons de cet usage ordinaire dont la complexité a d'abord fait reculer même les spécialistes : la voix comme composante de la parole. Nous tenterons d'y repérer un fonctionnement de base pour examiner ensuite d'autres horizons avec l'ambition de traiter des unités plus complexes.

Nous voilà face à une dissociation entre le son et le sens que Jakobson<sup>1</sup> après Saussure a marquée de son sceau. Or Jakobson, phonologue, héritier du cercle de Vienne, était aussi poéticien<sup>2</sup>. Cette double vocation imposée a permis de penser que les effets mystérieux du poème pouvaient être abordés par les mêmes méthodes que celles utilisées pour traiter les unités les plus simples, unités dont par ailleurs on a découvert qu'elles étaient moins simples qu'on ne le croyait.

La question de savoir comment aborder la voix se pose dès que l'on est convaincu qu'il ne suffit pas de se limiter à la prononciation des phonèmes mais qu'elle engage la personnalité toute entière. La voix a dû lutter pour revendiquer sa place, avec d'un côté le signifiant, de l'autre le sens. I. Fonagy y a contribué par son livre *La vive voix*<sup>3</sup>. Rien ne permet de relier ce qui est dit sur la voix dans l'art avec le champ exploré des relations de la voix et des relations intersubjectives. Enfin le rôle de la

---

1. R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Minuit, 1976.

2. R. Jakobson, *Questions de poétique*, Paris, Le Seuil, 1973.

3. I. Fonagy, *La vive voix*, Paris, Payot, préface de R. Jakobson, 1983.

voix dans l'autisme est encore obscur. Le lien entre tous ces aspects n'est pas évident à reconnaître.

Voix et relations intersubjectives seraient au départ entre deux domaines mutants, ceux de l'art et celui de l'autisme, sans que l'on puisse, pour autant, établir le lien entre ces deux orientations. Cependant, chacun d'eux entretient avec l'usage ordinaire de la voix un écart manifeste. Il se pourrait que chacun à sa manière révèle l'incomplétude du chapitre central qui souffrirait ainsi d'être analysé d'une façon trop isolée et sans tenir compte de ses possibilités transformationnelles même virtuelles. De ce point de vue, il faut faire la différence entre les approches cliniques (Trevarthen, Gratier, Golse, Castarède<sup>4</sup>) et les autres, d'un style plus « cognitif ».

Je suis frappé de constater à quel point les auteurs ont tendance à rester dans les catégories idéologiques qui les ont guidés et qui ne laissent qu'une faible marge de manœuvre à l'apparition de questions qui interrogeraient autrement ce que l'on sait déjà.

Sublimation et pathologie se donnent la main pour obliger à sortir des sentiers d'une approche trop limitative. Quel est donc ce pouvoir qui donne au sonore sa spécificité ? Quelque forme qu'il prenne, il s'adresse à l'autre. L'autre est l'indispensable de la communication qui s'instaure, qu'il soit présent, absent, ou secrètement participant à cette émission. De même, l'omission du silence enferme le sonore dans la positivité, ignorant de sa source, comme de son destin, après la fin de sa manifestation immédiate.

Tout reste encore à dire, car la variété de ses formes expressives et la géographie de l'univers sonore nous obligent à des distinctions qui rendent parfois encore plus opaque l'unité du champ exploré.

Les hypothèses sur le sonore, dont certaines furent soutenues déductivement et sans base expérimentale, suggérées par les états psychotiques, ont cherché à fonder son importance, je crois, dans le prolongement des idées de Lacan (« enveloppes sonores d'Anzieu », 1976).

Ayant adopté l'idée emblématique selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, quelques-uns, formés par Lacan sans le suivre dans tous ses développements, comprirent que dans certains cas la formule apparaissait comme une cote mal taillée. Ils voulurent l'étendre, au-delà du langage, dans la direction du sonore, ce qui aurait permis une certaine continuité avec la pensée lacanienne. Plus sensibles que lui aux aspects extralinguistiques et corporels, constitutifs de la psyché, ils saisi-

---

4. Voir dans ce même volume *infra*.

voix dans l'autisme est encore obscur. Le lien entre tous ces aspects n'est pas évident à reconnaître.

Voix et relations intersubjectives seraient au départ entre deux domaines mutants, ceux de l'art et celui de l'autisme, sans que l'on puisse, pour autant, établir le lien entre ces deux orientations. Cependant, chacun d'eux entretient avec l'usage ordinaire de la voix un écart manifeste. Il se pourrait que chacun à sa manière révèle l'incomplétude du chapitre central qui souffrirait ainsi d'être analysé d'une façon trop isolée et sans tenir compte de ses possibilités transformationnelles même virtuelles. De ce point de vue, il faut faire la différence entre les approches cliniques (Trevarthen, Gratier, Golse, Castarède<sup>4</sup>) et les autres, d'un style plus « cognitif ».

Je suis frappé de constater à quel point les auteurs ont tendance à rester dans les catégories idéologiques qui les ont guidés et qui ne laissent qu'une faible marge de manœuvre à l'apparition de questions qui interrogeraient autrement ce que l'on sait déjà.

Sublimation et pathologie se donnent la main pour obliger à sortir des sentiers d'une approche trop limitative. Quel est donc ce pouvoir qui donne au sonore sa spécificité ? Quelque forme qu'il prenne, il s'adresse à l'autre. L'autre est l'indispensable de la communication qui s'instaure, qu'il soit présent, absent, ou secrètement participant à cette émission. De même, l'omission du silence enferme le sonore dans la positivité, ignorant de sa source, comme de son destin, après la fin de sa manifestation immédiate.

Tout reste encore à dire, car la variété de ses formes expressives et la géographie de l'univers sonore nous obligent à des distinctions qui rendent parfois encore plus opaque l'unité du champ exploré.

Les hypothèses sur le sonore, dont certaines furent soutenues déductivement et sans base expérimentale, suggérées par les états psychotiques, ont cherché à fonder son importance, je crois, dans le prolongement des idées de Lacan (« enveloppes sonores d'Anzieu », 1976).

Ayant adopté l'idée emblématique selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, quelques-uns, formés par Lacan sans le suivre dans tous ses développements, comprirent que dans certains cas la formule apparaissait comme une cote mal taillée. Ils voulurent l'étendre, au-delà du langage, dans la direction du sonore, ce qui aurait permis une certaine continuité avec la pensée lacanienne. Plus sensibles que lui aux aspects extralinguistiques et corporels, constitutifs de la psyché, ils saisi-

---

4. Voir dans ce même volume *infra*.

voix dans l'autisme est encore obscur. Le lien entre tous ces aspects n'est pas évident à reconnaître.

Voix et relations intersubjectives seraient au départ entre deux domaines mutants, ceux de l'art et celui de l'autisme, sans que l'on puisse, pour autant, établir le lien entre ces deux orientations. Cependant, chacun d'eux entretient avec l'usage ordinaire de la voix un écart manifeste. Il se pourrait que chacun à sa manière révèle l'incomplétude du chapitre central qui souffrirait ainsi d'être analysé d'une façon trop isolée et sans tenir compte de ses possibilités transformationnelles même virtuelles. De ce point de vue, il faut faire la différence entre les approches cliniques (Trevarthen, Gratier, Golse, Castarède<sup>4</sup>) et les autres, d'un style plus « cognitif ».

Je suis frappé de constater à quel point les auteurs ont tendance à rester dans les catégories idéologiques qui les ont guidés et qui ne laissent qu'une faible marge de manœuvre à l'apparition de questions qui interrogeraient autrement ce que l'on sait déjà.

Sublimation et pathologie se donnent la main pour obliger à sortir des sentiers d'une approche trop limitative. Quel est donc ce pouvoir qui donne au sonore sa spécificité ? Quelque forme qu'il prenne, il s'adresse à l'autre. L'autre est l'indispensable de la communication qui s'instaure, qu'il soit présent, absent, ou secrètement participant à cette émission. De même, l'omission du silence enferme le sonore dans la positivité, ignorant de sa source, comme de son destin, après la fin de sa manifestation immédiate.

Tout reste encore à dire, car la variété de ses formes expressives et la géographie de l'univers sonore nous obligent à des distinctions qui rendent parfois encore plus opaque l'unité du champ exploré.

Les hypothèses sur le sonore, dont certaines furent soutenues déductivement et sans base expérimentale, suggérées par les états psychotiques, ont cherché à fonder son importance, je crois, dans le prolongement des idées de Lacan (« enveloppes sonores d'Anzieu », 1976).

Ayant adopté l'idée emblématique selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, quelques-uns, formés par Lacan sans le suivre dans tous ses développements, comprirent que dans certains cas la formule apparaissait comme une cote mal taillée. Ils voulurent l'étendre, au-delà du langage, dans la direction du sonore, ce qui aurait permis une certaine continuité avec la pensée lacanienne. Plus sensibles que lui aux aspects extralinguistiques et corporels, constitutifs de la psyché, ils saisi-

---

4. Voir dans ce même volume *infra*.

voix dans l'autisme est encore obscur. Le lien entre tous ces aspects n'est pas évident à reconnaître.

Voix et relations intersubjectives seraient au départ entre deux domaines mutants, ceux de l'art et celui de l'autisme, sans que l'on puisse, pour autant, établir le lien entre ces deux orientations. Cependant, chacun d'eux entretient avec l'usage ordinaire de la voix un écart manifeste. Il se pourrait que chacun à sa manière révèle l'incomplétude du chapitre central qui souffrirait ainsi d'être analysé d'une façon trop isolée et sans tenir compte de ses possibilités transformationnelles même virtuelles. De ce point de vue, il faut faire la différence entre les approches cliniques (Trevarthen, Gratier, Golse, Castarède<sup>4</sup>) et les autres, d'un style plus « cognitif ».

Je suis frappé de constater à quel point les auteurs ont tendance à rester dans les catégories idéologiques qui les ont guidés et qui ne laissent qu'une faible marge de manœuvre à l'apparition de questions qui interrogeraient autrement ce que l'on sait déjà.

Sublimation et pathologie se donnent la main pour obliger à sortir des sentiers d'une approche trop limitative. Quel est donc ce pouvoir qui donne au sonore sa spécificité ? Quelque forme qu'il prenne, il s'adresse à l'autre. L'autre est l'indispensable de la communication qui s'instaure, qu'il soit présent, absent, ou secrètement participant à cette émission. De même, l'omission du silence enferme le sonore dans la positivité, ignorant de sa source, comme de son destin, après la fin de sa manifestation immédiate.

Tout reste encore à dire, car la variété de ses formes expressives et la géographie de l'univers sonore nous obligent à des distinctions qui rendent parfois encore plus opaque l'unité du champ exploré.

Les hypothèses sur le sonore, dont certaines furent soutenues déductivement et sans base expérimentale, suggérées par les états psychotiques, ont cherché à fonder son importance, je crois, dans le prolongement des idées de Lacan (« enveloppes sonores d'Anzieu », 1976).

Ayant adopté l'idée emblématique selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage, quelques-uns, formés par Lacan sans le suivre dans tous ses développements, comprirent que dans certains cas la formule apparaissait comme une cote mal taillée. Ils voulurent l'étendre, au-delà du langage, dans la direction du sonore, ce qui aurait permis une certaine continuité avec la pensée lacanienne. Plus sensibles que lui aux aspects extralinguistiques et corporels, constitutifs de la psyché, ils saisi-

---

4. Voir dans ce même volume *infra*.



rent les exemples tirés des structures non névrotiques qui invitent à rechercher une forme de « contenance » qui puisse être considérée comme la matrice du langage : d'où les « enveloppes sonores ». Le terme « enveloppe », victime de son succès, devait être mis ultérieurement à bien des sauces.

Lacan, dans son incessant combat contre le réductionnisme génétique, soucieux d'aller du simple au complexe, avait fermement souligné, quand on lui avait opposé le caractère tardif de l'acquisition du langage et de la parole, que c'était méconnaître que l'enfant naissait dans un bain de langage, sollicité de toutes parts par les paroles de son entourage significatif. Mais on était encore loin du compte.

Si, depuis la plus haute antiquité, il était bien connu que les mères savaient que le bébé qu'elles portaient dans leur ventre montrait par des signes qui ne trompaient pas, mais dont elles étaient seules à avoir l'expérience, que le fœtus réagissait au son de leur voix – ce qui donnait au dialogue mère-enfant des sources anténatales, en fait depuis l'âge de quatre mois et demi après la conception –, cet échange devait connaître une nouvelle étape décisive lorsque S. Maiello (1991, 1998) fit l'hypothèse d'une double source sonore stimulant les premières activités du fœtus. Celui-ci serait soumis à un flot quasi permanent de sonorités, auquel s'ajouterait l'aléatoire des paroles de la mère et plus ou moins de son entourage, sorte de saillance sur fond de prégénance sonore intestinale et cardiaque<sup>5</sup>. Deux activités non seulement distinctes mais en quelque sorte opposées, tenant des « discours » plus ou moins complémentaires : de ventre à ventre et de voix à oreille.

Nous sommes ici déterminés à faire le choix d'une orientation interprétative, faute de connaissances suffisantes sur la réceptivité du bébé et son activité *psychique* du moment. C'est, je le crains, une illusion de penser qu'une attitude de désossement du langage, permettant de le démanteler en un ensemble de composantes simples, aiderait, par collages et rassemblements ultérieurs, à construire une totalité qui aurait quelque ressemblance avec l'objet de la recherche.

Ce qu'on apprend de ce genre de recherches est ceci : ce que l'on « sait » maintenant nous fait surtout prendre la mesure de ce qu'on ne sait pas. Non parce que quelque paramètre aura été oublié en chemin, mais parce que la sélection des paramètres risque de ne jamais laisser apparaître ceux dont on pourrait attendre un véritable éclairage, la méthode

---

5. R. Thom, « Saillance et prégénance », dans *L'Inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

rent les exemples tirés des structures non névrotiques qui invitent à rechercher une forme de « contenance » qui puisse être considérée comme la matrice du langage : d'où les « enveloppes sonores ». Le terme « enveloppe », victime de son succès, devait être mis ultérieurement à bien des sauces.

Lacan, dans son incessant combat contre le réductionnisme génétique, soucieux d'aller du simple au complexe, avait fermement souligné, quand on lui avait opposé le caractère tardif de l'acquisition du langage et de la parole, que c'était méconnaître que l'enfant naissait dans un bain de langage, sollicité de toutes parts par les paroles de son entourage significatif. Mais on était encore loin du compte.

Si, depuis la plus haute antiquité, il était bien connu que les mères savaient que le bébé qu'elles portaient dans leur ventre montrait par des signes qui ne trompaient pas, mais dont elles étaient seules à avoir l'expérience, que le fœtus réagissait au son de leur voix – ce qui donnait au dialogue mère-enfant des sources anténatales, en fait depuis l'âge de quatre mois et demi après la conception –, cet échange devait connaître une nouvelle étape décisive lorsque S. Maiello (1991, 1998) fit l'hypothèse d'une double source sonore stimulant les premières activités du fœtus. Celui-ci serait soumis à un flot quasi permanent de sonorités, auquel s'ajouterait l'aléatoire des paroles de la mère et plus ou moins de son entourage, sorte de saillance sur fond de prégénance sonore intestinale et cardiaque<sup>5</sup>. Deux activités non seulement distinctes mais en quelque sorte opposées, tenant des « discours » plus ou moins complémentaires : de ventre à ventre et de voix à oreille.

Nous sommes ici déterminés à faire le choix d'une orientation interprétative, faute de connaissances suffisantes sur la réceptivité du bébé et son activité *psychique* du moment. C'est, je le crains, une illusion de penser qu'une attitude de désossement du langage, permettant de le démanteler en un ensemble de composantes simples, aiderait, par collages et rassemblements ultérieurs, à construire une totalité qui aurait quelque ressemblance avec l'objet de la recherche.

Ce qu'on apprend de ce genre de recherches est ceci : ce que l'on « sait » maintenant nous fait surtout prendre la mesure de ce qu'on ne sait pas. Non parce que quelque paramètre aura été oublié en chemin, mais parce que la sélection des paramètres risque de ne jamais laisser apparaître ceux dont on pourrait attendre un véritable éclairage, la méthode

---

5. R. Thom, « Saillance et prégénance », dans *L'Inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

rent les exemples tirés des structures non névrotiques qui invitent à rechercher une forme de « contenance » qui puisse être considérée comme la matrice du langage : d'où les « enveloppes sonores ». Le terme « enveloppe », victime de son succès, devait être mis ultérieurement à bien des sauces.

Lacan, dans son incessant combat contre le réductionnisme génétique, soucieux d'aller du simple au complexe, avait fermement souligné, quand on lui avait opposé le caractère tardif de l'acquisition du langage et de la parole, que c'était méconnaître que l'enfant naissait dans un bain de langage, sollicité de toutes parts par les paroles de son entourage significatif. Mais on était encore loin du compte.

Si, depuis la plus haute antiquité, il était bien connu que les mères savaient que le bébé qu'elles portaient dans leur ventre montrait par des signes qui ne trompaient pas, mais dont elles étaient seules à avoir l'expérience, que le fœtus réagissait au son de leur voix – ce qui donnait au dialogue mère-enfant des sources anténatales, en fait depuis l'âge de quatre mois et demi après la conception –, cet échange devait connaître une nouvelle étape décisive lorsque S. Maiello (1991, 1998) fit l'hypothèse d'une double source sonore stimulant les premières activités du fœtus. Celui-ci serait soumis à un flot quasi permanent de sonorités, auquel s'ajouterait l'aléatoire des paroles de la mère et plus ou moins de son entourage, sorte de saillance sur fond de prégénance sonore intestinale et cardiaque<sup>5</sup>. Deux activités non seulement distinctes mais en quelque sorte opposées, tenant des « discours » plus ou moins complémentaires : de ventre à ventre et de voix à oreille.

Nous sommes ici déterminés à faire le choix d'une orientation interprétative, faute de connaissances suffisantes sur la réceptivité du bébé et son activité *psychique* du moment. C'est, je le crains, une illusion de penser qu'une attitude de désossement du langage, permettant de le démanteler en un ensemble de composantes simples, aiderait, par collages et rassemblements ultérieurs, à construire une totalité qui aurait quelque ressemblance avec l'objet de la recherche.

Ce qu'on apprend de ce genre de recherches est ceci : ce que l'on « sait » maintenant nous fait surtout prendre la mesure de ce qu'on ne sait pas. Non parce que quelque paramètre aura été oublié en chemin, mais parce que la sélection des paramètres risque de ne jamais laisser apparaître ceux dont on pourrait attendre un véritable éclairage, la méthode

---

5. R. Thom, « Saillance et prégénance », dans *L'Inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

rent les exemples tirés des structures non névrotiques qui invitent à rechercher une forme de « contenance » qui puisse être considérée comme la matrice du langage : d'où les « enveloppes sonores ». Le terme « enveloppe », victime de son succès, devait être mis ultérieurement à bien des sauces.

Lacan, dans son incessant combat contre le réductionnisme génétique, soucieux d'aller du simple au complexe, avait fermement souligné, quand on lui avait opposé le caractère tardif de l'acquisition du langage et de la parole, que c'était méconnaître que l'enfant naissait dans un bain de langage, sollicité de toutes parts par les paroles de son entourage significatif. Mais on était encore loin du compte.

Si, depuis la plus haute antiquité, il était bien connu que les mères savaient que le bébé qu'elles portaient dans leur ventre montrait par des signes qui ne trompaient pas, mais dont elles étaient seules à avoir l'expérience, que le fœtus réagissait au son de leur voix – ce qui donnait au dialogue mère-enfant des sources anténatales, en fait depuis l'âge de quatre mois et demi après la conception –, cet échange devait connaître une nouvelle étape décisive lorsque S. Maiello (1991, 1998) fit l'hypothèse d'une double source sonore stimulant les premières activités du fœtus. Celui-ci serait soumis à un flot quasi permanent de sonorités, auquel s'ajouterait l'aléatoire des paroles de la mère et plus ou moins de son entourage, sorte de saillance sur fond de prégnance sonore intestinale et cardiaque<sup>5</sup>. Deux activités non seulement distinctes mais en quelque sorte opposées, tenant des « discours » plus ou moins complémentaires : de ventre à ventre et de voix à oreille.

Nous sommes ici déterminés à faire le choix d'une orientation interprétative, faute de connaissances suffisantes sur la réceptivité du bébé et son activité *psychique* du moment. C'est, je le crains, une illusion de penser qu'une attitude de désossement du langage, permettant de le démanteler en un ensemble de composantes simples, aiderait, par collages et rassemblements ultérieurs, à construire une totalité qui aurait quelque ressemblance avec l'objet de la recherche.

Ce qu'on apprend de ce genre de recherches est ceci : ce que l'on « sait » maintenant nous fait surtout prendre la mesure de ce qu'on ne sait pas. Non parce que quelque paramètre aura été oublié en chemin, mais parce que la sélection des paramètres risque de ne jamais laisser apparaître ceux dont on pourrait attendre un véritable éclairage, la méthode

---

5. R. Thom, « Saillance et prégnance », dans *L'Inconscient et la science*, Paris, Dunod, 1991.

les écartant d'emblée : trop compliqués, incontrôlables, pas scientifiquement traitables. À remettre à plus tard.

Le découpage des faits selon les méthodes scientifiques appelle une analyse qui mettrait en évidence l'idéologie sous-jacente d'une recherche – dont il faut bien dire qu'au départ, elle refuse le plus souvent de s'interroger sur ce qu'elle explore, trop anxieuse de s'éloigner du terrain « sûr », ce qui veut dire « sûr d'être solidement ancré dans une tradition dont il est périlleux de s'écarter » –, tant il est difficile d'admettre que pour analyser du complexe, il faut partir d'une méthode qui dès le départ laisse au complexe quelque chance d'apparaître.

Revenons au sonore anténatal. Le fœtus a-t-il la capacité de discriminer les bruits comme extérieurs à lui ? Et qu'est-ce que ce « lui », non encore distinct, à cette période, de la mère qui l'entoure ? Comment lui prêter, fût-ce projectivement, une « compréhension » ? Mais aussi, comment faire table rase de ce bruit de fond qui enveloppe ce qui lui arrive, si tant est que l'expression ait un sens ? Très précocement, et même dès le premier jour de sa naissance, l'enfant reconnaît parmi d'autres voix celle de sa mère. Mais quel statut a cette reconnaissance : celle d'une familiarité sans doute, mais est-elle perçue comme distincte de lui, reconnue ? Et ses propres expressions sonores, les reconnaît-il parmi celles des autres enfants avec lesquels il cohabite à la maternité ?

Au moins peut-on affirmer que le silence que nous avons l'habitude de rattacher à ce narcissisme utérin prénatal est une construction mythique, et qu'il n'est pas interdit de penser que, même en l'absence de distinction entre les partenaires, un dialogue se constitue de fait, ne serait-ce que par « émergence » de certains moments, qui diffèrent des autres. Naît un duo intérieur, celui où précisément les états internes plus ou moins stables ou continus sont interrompus par une discontinuité d'une grande variété sonore, perçue en écho ou en réponse aux bruits corporels reliés à l'univers maternel.

La voilà donc, la distinction tant recherchée entre le bruit « borborygmique » indéchiffrable et le son où s'annoncent déjà des régularités, des complémentarités, des rythmes, des variations de hauteur ou de timbre. Pour faire de la voix, il faut de la voix. Tous les borborygmes de la terre ne produisent pas un seul son. Et parmi les sons, certains dessinent leur contour de manière à être reconnus. Ceux qui appartiennent à la voix, maternelle d'abord. Retirez la mère, que reste-t-il du sonore ? Une voix certes, mais une voix sans intérêt parce que non identifiable. L'identifiable et l'identification sont indissociables parce qu'ils sont réunis à une même source : celle qui « fait » quelque chose qu'on entend, celle qui rassure, émeut, est attendue, accélère les mouvements de succion des lèvres

les écartant d'emblée : trop compliqués, incontrôlables, pas scientifiquement traitables. À remettre à plus tard.

Le découpage des faits selon les méthodes scientifiques appelle une analyse qui mettrait en évidence l'idéologie sous-jacente d'une recherche – dont il faut bien dire qu'au départ, elle refuse le plus souvent de s'interroger sur ce qu'elle explore, trop anxieuse de s'éloigner du terrain « sûr », ce qui veut dire « sûr d'être solidement ancré dans une tradition dont il est périlleux de s'écarter » –, tant il est difficile d'admettre que pour analyser du complexe, il faut partir d'une méthode qui dès le départ laisse au complexe quelque chance d'apparaître.

Revenons au sonore anténatal. Le fœtus a-t-il la capacité de discriminer les bruits comme extérieurs à lui ? Et qu'est-ce que ce « lui », non encore distinct, à cette période, de la mère qui l'entoure ? Comment lui prêter, fût-ce projectivement, une « compréhension » ? Mais aussi, comment faire table rase de ce bruit de fond qui enveloppe ce qui lui arrive, si tant est que l'expression ait un sens ? Très précocement, et même dès le premier jour de sa naissance, l'enfant reconnaît parmi d'autres voix celle de sa mère. Mais quel statut a cette reconnaissance : celle d'une familiarité sans doute, mais est-elle perçue comme distincte de lui, reconnue ? Et ses propres expressions sonores, les reconnaît-il parmi celles des autres enfants avec lesquels il cohabite à la maternité ?

Au moins peut-on affirmer que le silence que nous avons l'habitude de rattacher à ce narcissisme utérin prénatal est une construction mythique, et qu'il n'est pas interdit de penser que, même en l'absence de distinction entre les partenaires, un dialogue se constitue de fait, ne serait-ce que par « émergence » de certains moments, qui diffèrent des autres. Naît un duo intérieur, celui où précisément les états internes plus ou moins stables ou continus sont interrompus par une discontinuité d'une grande variété sonore, perçue en écho ou en réponse aux bruits corporels reliés à l'univers maternel.

La voilà donc, la distinction tant recherchée entre le bruit « borborygmique » indéchiffrable et le son où s'annoncent déjà des régularités, des complémentarités, des rythmes, des variations de hauteur ou de timbre. Pour faire de la voix, il faut de la voix. Tous les borborygmes de la terre ne produisent pas un seul son. Et parmi les sons, certains dessinent leur contour de manière à être reconnus. Ceux qui appartiennent à la voix, maternelle d'abord. Retirez la mère, que reste-t-il du sonore ? Une voix certes, mais une voix sans intérêt parce que non identifiable. L'identifiable et l'identification sont indissociables parce qu'ils sont réunis à une même source : celle qui « fait » quelque chose qu'on entend, celle qui rassure, émeut, est attendue, accélère les mouvements de succion des lèvres

les écartant d'emblée : trop compliqués, incontrôlables, pas scientifiquement traitables. À remettre à plus tard.

Le découpage des faits selon les méthodes scientifiques appelle une analyse qui mettrait en évidence l'idéologie sous-jacente d'une recherche – dont il faut bien dire qu'au départ, elle refuse le plus souvent de s'interroger sur ce qu'elle explore, trop anxieuse de s'éloigner du terrain « sûr », ce qui veut dire « sûr d'être solidement ancré dans une tradition dont il est périlleux de s'écarter » –, tant il est difficile d'admettre que pour analyser du complexe, il faut partir d'une méthode qui dès le départ laisse au complexe quelque chance d'apparaître.

Revenons au sonore anténatal. Le fœtus a-t-il la capacité de discriminer les bruits comme extérieurs à lui ? Et qu'est-ce que ce « lui », non encore distinct, à cette période, de la mère qui l'entoure ? Comment lui prêter, fût-ce projectivement, une « compréhension » ? Mais aussi, comment faire table rase de ce bruit de fond qui enveloppe ce qui lui arrive, si tant est que l'expression ait un sens ? Très précocement, et même dès le premier jour de sa naissance, l'enfant reconnaît parmi d'autres voix celle de sa mère. Mais quel statut a cette reconnaissance : celle d'une familiarité sans doute, mais est-elle perçue comme distincte de lui, reconnue ? Et ses propres expressions sonores, les reconnaît-il parmi celles des autres enfants avec lesquels il cohabite à la maternité ?

Au moins peut-on affirmer que le silence que nous avons l'habitude de rattacher à ce narcissisme utérin prénatal est une construction mythique, et qu'il n'est pas interdit de penser que, même en l'absence de distinction entre les partenaires, un dialogue se constitue de fait, ne serait-ce que par « émergence » de certains moments, qui diffèrent des autres. Naît un duo intérieur, celui où précisément les états internes plus ou moins stables ou continus sont interrompus par une discontinuité d'une grande variété sonore, perçue en écho ou en réponse aux bruits corporels reliés à l'univers maternel.

La voilà donc, la distinction tant recherchée entre le bruit « borborygmique » indéchiffrable et le son où s'annoncent déjà des régularités, des complémentarités, des rythmes, des variations de hauteur ou de timbre. Pour faire de la voix, il faut de la voix. Tous les borborygmes de la terre ne produisent pas un seul son. Et parmi les sons, certains dessinent leur contour de manière à être reconnus. Ceux qui appartiennent à la voix, maternelle d'abord. Retirez la mère, que reste-t-il du sonore ? Une voix certes, mais une voix sans intérêt parce que non identifiable. L'identifiable et l'identification sont indissociables parce qu'ils sont réunis à une même source : celle qui « fait » quelque chose qu'on entend, celle qui rassure, émeut, est attendue, accélère les mouvements de succion des lèvres

les écartant d'emblée : trop compliqués, incontrôlables, pas scientifiquement traitables. À remettre à plus tard.

Le découpage des faits selon les méthodes scientifiques appelle une analyse qui mettrait en évidence l'idéologie sous-jacente d'une recherche – dont il faut bien dire qu'au départ, elle refuse le plus souvent de s'interroger sur ce qu'elle explore, trop anxieuse de s'éloigner du terrain « sûr », ce qui veut dire « sûr d'être solidement ancré dans une tradition dont il est périlleux de s'écarter » –, tant il est difficile d'admettre que pour analyser du complexe, il faut partir d'une méthode qui dès le départ laisse au complexe quelque chance d'apparaître.

Revenons au sonore anténatal. Le fœtus a-t-il la capacité de discriminer les bruits comme extérieurs à lui ? Et qu'est-ce que ce « lui », non encore distinct, à cette période, de la mère qui l'entoure ? Comment lui prêter, fût-ce projectivement, une « compréhension » ? Mais aussi, comment faire table rase de ce bruit de fond qui enveloppe ce qui lui arrive, si tant est que l'expression ait un sens ? Très précocement, et même dès le premier jour de sa naissance, l'enfant reconnaît parmi d'autres voix celle de sa mère. Mais quel statut a cette reconnaissance : celle d'une familiarité sans doute, mais est-elle perçue comme distincte de lui, reconnue ? Et ses propres expressions sonores, les reconnaît-il parmi celles des autres enfants avec lesquels il cohabite à la maternité ?

Au moins peut-on affirmer que le silence que nous avons l'habitude de rattacher à ce narcissisme utérin prénatal est une construction mythique, et qu'il n'est pas interdit de penser que, même en l'absence de distinction entre les partenaires, un dialogue se constitue de fait, ne serait-ce que par « émergence » de certains moments, qui diffèrent des autres. Naît un duo intérieur, celui où précisément les états internes plus ou moins stables ou continus sont interrompus par une discontinuité d'une grande variété sonore, perçue en écho ou en réponse aux bruits corporels reliés à l'univers maternel.

La voilà donc, la distinction tant recherchée entre le bruit « borborygmique » indéchiffrable et le son où s'annoncent déjà des régularités, des complémentarités, des rythmes, des variations de hauteur ou de timbre. Pour faire de la voix, il faut de la voix. Tous les borborygmes de la terre ne produisent pas un seul son. Et parmi les sons, certains dessinent leur contour de manière à être reconnus. Ceux qui appartiennent à la voix, maternelle d'abord. Retirez la mère, que reste-t-il du sonore ? Une voix certes, mais une voix sans intérêt parce que non identifiable. L'identifiable et l'identification sont indissociables parce qu'ils sont réunis à une même source : celle qui « fait » quelque chose qu'on entend, celle qui rassure, émeut, est attendue, accélère les mouvements de succion des lèvres



ou l'agitation des membres inférieurs qui paraissent gigoter d'aise à cette harmonie céleste. Du sens, déjà.

Peu importe la perception plus ou moins nette des sources, des qualités, des rythmes. Ce qui sera plus tard la situation du dialogue à instituer devient ici une situation de fait, même s'il n'y a pas conscience – et comment pourrait-il y en avoir ? – d'une discrimination élémentaire du rythme nécessaire à l'établissement d'une relation. Au moins peut-on dire que le moule d'une matrice sera prêt à se constituer lorsque le moment viendra où la source sonore maternelle évoquera l'écho d'une trace oubliée et qui pourtant dit « quelque chose » (les Anglais disent *rings a bell*) après coup. Non une réminiscence, mais la première possibilité de concevoir ce que sera plus tard une réminiscence. Et puis, peu importe, qui commencera, l'important est que chaque émission soit conçue comme incomplète en elle-même, soit qu'elle appelle une réponse, soit qu'elle-même se donne comme réponse renvoyant à une question.

Cette situation inaugurale contient en elle beaucoup des possibilités des situations ultérieures, sans comporter dans sa description aucune des questions nécessaires qui vont marquer les moments à venir, inventant leur réponse à travers une créativité nouvelle.

Façon aussi de mettre l'accent sur la *processualité* des fondements subjectifs et l'incontournable référence à un système de transformations qui ne saurait se suffire, ni de la référence à l'originaire, ni de l'explication du plus tardif et du plus évolué, pas plus qu'on ne saurait interpréter les aspects les plus complexes à la seule lumière d'une origine presque entièrement construite après coup. Et cependant il faut bien partir de là, que nos chemins nous mènent vers la parole, le chantonement, le chant, l'art oratoire, l'écoute poétique, toutes expressions constitutives de ce spectre de la voix qui ne peuvent se réduire à aucun de ces aspects isolément.

De la même façon, l'autisme n'y conduit pas directement, mais nécessite au contraire que nous nous placions pour sa compréhension en démarcation. Ce qui nous fait nous interroger après coup sur ce que nous avons pu oublier, obnubilés par la seule voix. Ce qui veut dire que la voix est beaucoup plus que la voix et nous fait interroger d'autres aspects qui lui sont reliés : la gymnastique de la bouche qui émet, l'animation du visage qui parle, l'œil qui s'éveille lors de tout dialogue.

Ainsi comment penser les rapports du linguistique et du paralinguistique ? Ce que nous prenons pour vérité est-il autre chose que le résultat de notre science, une science où nous n'avons pu progresser qu'en découpant ce qui se présentait globalement à notre prise, mais pour le retrouver entier à un moment ou à un autre au détour du chemin.

ou l'agitation des membres inférieurs qui paraissent gigoter d'aise à cette harmonie céleste. Du sens, déjà.

Peu importe la perception plus ou moins nette des sources, des qualités, des rythmes. Ce qui sera plus tard la situation du dialogue à instituer devient ici une situation de fait, même s'il n'y a pas conscience – et comment pourrait-il y en avoir ? – d'une discrimination élémentaire du rythme nécessaire à l'établissement d'une relation. Au moins peut-on dire que le moule d'une matrice sera prêt à se constituer lorsque le moment viendra où la source sonore maternelle évoquera l'écho d'une trace oubliée et qui pourtant dit « quelque chose » (les Anglais disent *rings a bell*) après coup. Non une réminiscence, mais la première possibilité de concevoir ce que sera plus tard une réminiscence. Et puis, peu importe, qui commencera, l'important est que chaque émission soit conçue comme incomplète en elle-même, soit qu'elle appelle une réponse, soit qu'elle-même se donne comme réponse renvoyant à une question.

Cette situation inaugurale contient en elle beaucoup des possibilités des situations ultérieures, sans comporter dans sa description aucune des questions nécessaires qui vont marquer les moments à venir, inventant leur réponse à travers une créativité nouvelle.

Façon aussi de mettre l'accent sur la *processualité* des fondements subjectifs et l'incontournable référence à un système de transformations qui ne saurait se suffire, ni de la référence à l'originaire, ni de l'explication du plus tardif et du plus évolué, pas plus qu'on ne saurait interpréter les aspects les plus complexes à la seule lumière d'une origine presque entièrement construite après coup. Et cependant il faut bien partir de là, que nos chemins nous mènent vers la parole, le chantonement, le chant, l'art oratoire, l'écoute poétique, toutes expressions constitutives de ce spectre de la voix qui ne peuvent se réduire à aucun de ces aspects isolément.

De la même façon, l'autisme n'y conduit pas directement, mais nécessite au contraire que nous nous placions pour sa compréhension en démarcation. Ce qui nous fait nous interroger après coup sur ce que nous avons pu oublier, obnubilés par la seule voix. Ce qui veut dire que la voix est beaucoup plus que la voix et nous fait interroger d'autres aspects qui lui sont reliés : la gymnastique de la bouche qui émet, l'animation du visage qui parle, l'œil qui s'éveille lors de tout dialogue.

Ainsi comment penser les rapports du linguistique et du paralinguistique ? Ce que nous prenons pour vérité est-il autre chose que le résultat de notre science, une science où nous n'avons pu progresser qu'en découpant ce qui se présentait globalement à notre prise, mais pour le retrouver entier à un moment ou à un autre au détour du chemin.

ou l'agitation des membres inférieurs qui paraissent gigoter d'aise à cette harmonie céleste. Du sens, déjà.

Peu importe la perception plus ou moins nette des sources, des qualités, des rythmes. Ce qui sera plus tard la situation du dialogue à instituer devient ici une situation de fait, même s'il n'y a pas conscience – et comment pourrait-il y en avoir ? – d'une discrimination élémentaire du rythme nécessaire à l'établissement d'une relation. Au moins peut-on dire que le moule d'une matrice sera prêt à se constituer lorsque le moment viendra où la source sonore maternelle évoquera l'écho d'une trace oubliée et qui pourtant dit « quelque chose » (les Anglais disent *rings a bell*) après coup. Non une réminiscence, mais la première possibilité de concevoir ce que sera plus tard une réminiscence. Et puis, peu importe, qui commencera, l'important est que chaque émission soit conçue comme incomplète en elle-même, soit qu'elle appelle une réponse, soit qu'elle-même se donne comme réponse renvoyant à une question.

Cette situation inaugurale contient en elle beaucoup des possibilités des situations ultérieures, sans comporter dans sa description aucune des questions nécessaires qui vont marquer les moments à venir, inventant leur réponse à travers une créativité nouvelle.

Façon aussi de mettre l'accent sur la *processualité* des fondements subjectifs et l'incontournable référence à un système de transformations qui ne saurait se suffire, ni de la référence à l'originaire, ni de l'explication du plus tardif et du plus évolué, pas plus qu'on ne saurait interpréter les aspects les plus complexes à la seule lumière d'une origine presque entièrement construite après coup. Et cependant il faut bien partir de là, que nos chemins nous mènent vers la parole, le chantonement, le chant, l'art oratoire, l'écoute poétique, toutes expressions constitutives de ce spectre de la voix qui ne peuvent se réduire à aucun de ces aspects isolément.

De la même façon, l'autisme n'y conduit pas directement, mais nécessite au contraire que nous nous placions pour sa compréhension en démarcation. Ce qui nous fait nous interroger après coup sur ce que nous avons pu oublier, obnubilés par la seule voix. Ce qui veut dire que la voix est beaucoup plus que la voix et nous fait interroger d'autres aspects qui lui sont reliés : la gymnastique de la bouche qui émet, l'animation du visage qui parle, l'œil qui s'éveille lors de tout dialogue.

Ainsi comment penser les rapports du linguistique et du paralinguistique ? Ce que nous prenons pour vérité est-il autre chose que le résultat de notre science, une science où nous n'avons pu progresser qu'en découpant ce qui se présentait globalement à notre prise, mais pour le retrouver entier à un moment ou à un autre au détour du chemin.

ou l'agitation des membres inférieurs qui paraissent gigoter d'aise à cette harmonie céleste. Du sens, déjà.

Peu importe la perception plus ou moins nette des sources, des qualités, des rythmes. Ce qui sera plus tard la situation du dialogue à instituer devient ici une situation de fait, même s'il n'y a pas conscience – et comment pourrait-il y en avoir ? – d'une discrimination élémentaire du rythme nécessaire à l'établissement d'une relation. Au moins peut-on dire que le moule d'une matrice sera prêt à se constituer lorsque le moment viendra où la source sonore maternelle évoquera l'écho d'une trace oubliée et qui pourtant dit « quelque chose » (les Anglais disent *rings a bell*) après coup. Non une réminiscence, mais la première possibilité de concevoir ce que sera plus tard une réminiscence. Et puis, peu importe, qui commencera, l'important est que chaque émission soit conçue comme incomplète en elle-même, soit qu'elle appelle une réponse, soit qu'elle-même se donne comme réponse renvoyant à une question.

Cette situation inaugurale contient en elle beaucoup des possibilités des situations ultérieures, sans comporter dans sa description aucune des questions nécessaires qui vont marquer les moments à venir, inventant leur réponse à travers une créativité nouvelle.

Façon aussi de mettre l'accent sur la *processualité* des fondements subjectifs et l'incontournable référence à un système de transformations qui ne saurait se suffire, ni de la référence à l'originaire, ni de l'explication du plus tardif et du plus évolué, pas plus qu'on ne saurait interpréter les aspects les plus complexes à la seule lumière d'une origine presque entièrement construite après coup. Et cependant il faut bien partir de là, que nos chemins nous mènent vers la parole, le chantonement, le chant, l'art oratoire, l'écoute poétique, toutes expressions constitutives de ce spectre de la voix qui ne peuvent se réduire à aucun de ces aspects isolément.

De la même façon, l'autisme n'y conduit pas directement, mais nécessite au contraire que nous nous placions pour sa compréhension en démarcation. Ce qui nous fait nous interroger après coup sur ce que nous avons pu oublier, obnubilés par la seule voix. Ce qui veut dire que la voix est beaucoup plus que la voix et nous fait interroger d'autres aspects qui lui sont reliés : la gymnastique de la bouche qui émet, l'animation du visage qui parle, l'œil qui s'éveille lors de tout dialogue.

Ainsi comment penser les rapports du linguistique et du paralinguistique ? Ce que nous prenons pour vérité est-il autre chose que le résultat de notre science, une science où nous n'avons pu progresser qu'en découpant ce qui se présentait globalement à notre prise, mais pour le retrouver entier à un moment ou à un autre au détour du chemin.

Songe-t-on seulement aux questions soulevées pour qualifier une composante essentielle de la voix comme paralinguistique ? Ivan Fonagy, avec sa *Vive voix*, traite-t-il du linguistique (phonèmes) ou du paralinguistique (bases pulsionnelles de la phonation) ?

Si, en remontant aux origines hypothétiques du sonore, nous trouvons déjà derrière la cohabitation de l'hétérogène un début de complexité, par l'opposition de l'aléatoire et du continu, et l'interrogation sur l'altérité, nous ne sommes pas surpris de les retrouver plus tard sous d'autres formes, prenant part à des configurations autrement organisées.

Certes la naissance a procédé à une mutation décisive, pas immédiatement ressentie comme telle, car les formes anciennes tendent à se perpétuer pendant quelque temps en tentant d'assimiler le réel et sa nouveauté, autant que faire se peut.

Désormais le champ du langage va se partager entre ses ayants droit et les autres. La description des paramètres joue un rôle de clarification, mais conduit à des distinctions un peu obscures entre prosodie linguistique et paralangage. Quelque chose qui n'appartiendrait pas à la sphère du langage s'y repère. Il est moins important de s'y attarder que de constater qu'avec la voix s'ouvre une fenêtre sur le monde intérieur qui ne nous est accessible qu'à condition d'être extériorisé, donné à interpréter et que, par ce premier retournement, c'est un corps nouveau qui apparaît, laissant émerger un sens dont le code est formé après coup. Nous dirons qu'il a une destination avant d'avoir un destinataire, ce qui rend possible, plausible, l'idée d'un écho, d'une réponse même quand une attente de réciprocité n'est pas formée. Nul doute qu'elle ne tardera pas à l'être.

Une division classique n'est presque pas mentionnée : la différence entre réception et émission. Elle n'a peut-être pas de sens à ce stade. Mais ce qui continue d'en avoir un, c'est la longueur différente de la période de compréhension par rapport à celle de l'expression. Car ici, à n'en pas douter, des processus d'intégration sont à l'œuvre, qui exigent de la part de l'enfant plus que de la perspicacité. Car il s'agit probablement de processus au sujet desquels nous manquons l'imagination et la référence à des modèles de comparaison. Comprendre ? Comprendre quoi, comment, pour quel usage ? Comprendre sans pouvoir user de cette compréhension ? Cela fait travailler le psychisme, mais comment ?

Si l'on songe à comparer les dates de la pensée saussurienne au tout début du *xx<sup>e</sup>* siècle et les voies nouvelles ouvertes en 1964 par Sebeok<sup>6</sup> en

---

6.Th. Sebeok, « Comment un signal devient signe », dans *L'unité de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1974.

Songe-t-on seulement aux questions soulevées pour qualifier une composante essentielle de la voix comme paralinguistique ? Ivan Fonagy, avec sa *Vive voix*, traite-t-il du linguistique (phonèmes) ou du paralinguistique (bases pulsionnelles de la phonation) ?

Si, en remontant aux origines hypothétiques du sonore, nous trouvons déjà derrière la cohabitation de l'hétérogène un début de complexité, par l'opposition de l'aléatoire et du continu, et l'interrogation sur l'altérité, nous ne sommes pas surpris de les retrouver plus tard sous d'autres formes, prenant part à des configurations autrement organisées.

Certes la naissance a procédé à une mutation décisive, pas immédiatement ressentie comme telle, car les formes anciennes tendent à se perpétuer pendant quelque temps en tentant d'assimiler le réel et sa nouveauté, autant que faire se peut.

Désormais le champ du langage va se partager entre ses ayants droit et les autres. La description des paramètres joue un rôle de clarification, mais conduit à des distinctions un peu obscures entre prosodie linguistique et paralangage. Quelque chose qui n'appartiendrait pas à la sphère du langage s'y repère. Il est moins important de s'y attarder que de constater qu'avec la voix s'ouvre une fenêtre sur le monde intérieur qui ne nous est accessible qu'à condition d'être extériorisé, donné à interpréter et que, par ce premier retournement, c'est un corps nouveau qui apparaît, laissant émerger un sens dont le code est formé après coup. Nous dirons qu'il a une destination avant d'avoir un destinataire, ce qui rend possible, plausible, l'idée d'un écho, d'une réponse même quand une attente de réciprocité n'est pas formée. Nul doute qu'elle ne tardera pas à l'être.

Une division classique n'est presque pas mentionnée : la différence entre réception et émission. Elle n'a peut-être pas de sens à ce stade. Mais ce qui continue d'en avoir un, c'est la longueur différente de la période de compréhension par rapport à celle de l'expression. Car ici, à n'en pas douter, des processus d'intégration sont à l'œuvre, qui exigent de la part de l'enfant plus que de la perspicacité. Car il s'agit probablement de processus au sujet desquels nous manquons l'imagination et la référence à des modèles de comparaison. Comprendre ? Comprendre quoi, comment, pour quel usage ? Comprendre sans pouvoir user de cette compréhension ? Cela fait travailler le psychisme, mais comment ?

Si l'on songe à comparer les dates de la pensée saussurienne au tout début du *xx<sup>e</sup>* siècle et les voies nouvelles ouvertes en 1964 par Sebeok<sup>6</sup> en

---

6.Th. Sebeok, « Comment un signal devient signe », dans *L'unité de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1974.

Songe-t-on seulement aux questions soulevées pour qualifier une composante essentielle de la voix comme paralinguistique ? Ivan Fonagy, avec sa *Vive voix*, traite-t-il du linguistique (phonèmes) ou du paralinguistique (bases pulsionnelles de la phonation) ?

Si, en remontant aux origines hypothétiques du sonore, nous trouvons déjà derrière la cohabitation de l'hétérogène un début de complexité, par l'opposition de l'aléatoire et du continu, et l'interrogation sur l'altérité, nous ne sommes pas surpris de les retrouver plus tard sous d'autres formes, prenant part à des configurations autrement organisées.

Certes la naissance a procédé à une mutation décisive, pas immédiatement ressentie comme telle, car les formes anciennes tendent à se perpétuer pendant quelque temps en tentant d'assimiler le réel et sa nouveauté, autant que faire se peut.

Désormais le champ du langage va se partager entre ses ayants droit et les autres. La description des paramètres joue un rôle de clarification, mais conduit à des distinctions un peu obscures entre prosodie linguistique et paralangage. Quelque chose qui n'appartiendrait pas à la sphère du langage s'y repère. Il est moins important de s'y attarder que de constater qu'avec la voix s'ouvre une fenêtre sur le monde intérieur qui ne nous est accessible qu'à condition d'être extériorisé, donné à interpréter et que, par ce premier retournement, c'est un corps nouveau qui apparaît, laissant émerger un sens dont le code est formé après coup. Nous dirons qu'il a une destination avant d'avoir un destinataire, ce qui rend possible, plausible, l'idée d'un écho, d'une réponse même quand une attente de réciprocité n'est pas formée. Nul doute qu'elle ne tardera pas à l'être.

Une division classique n'est presque pas mentionnée : la différence entre réception et émission. Elle n'a peut-être pas de sens à ce stade. Mais ce qui continue d'en avoir un, c'est la longueur différente de la période de compréhension par rapport à celle de l'expression. Car ici, à n'en pas douter, des processus d'intégration sont à l'œuvre, qui exigent de la part de l'enfant plus que de la perspicacité. Car il s'agit probablement de processus au sujet desquels nous manquons l'imagination et la référence à des modèles de comparaison. Comprendre ? Comprendre quoi, comment, pour quel usage ? Comprendre sans pouvoir user de cette compréhension ? Cela fait travailler le psychisme, mais comment ?

Si l'on songe à comparer les dates de la pensée saussurienne au tout début du xx<sup>e</sup> siècle et les voies nouvelles ouvertes en 1964 par Sebeok<sup>6</sup> en

---

6.Th. Sebeok, « Comment un signal devient signe », dans *L'unité de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1974.

Songe-t-on seulement aux questions soulevées pour qualifier une composante essentielle de la voix comme paralinguistique ? Ivan Fonagy, avec sa *Vive voix*, traite-t-il du linguistique (phonèmes) ou du paralinguistique (bases pulsionnelles de la phonation) ?

Si, en remontant aux origines hypothétiques du sonore, nous trouvons déjà derrière la cohabitation de l'hétérogène un début de complexité, par l'opposition de l'aléatoire et du continu, et l'interrogation sur l'altérité, nous ne sommes pas surpris de les retrouver plus tard sous d'autres formes, prenant part à des configurations autrement organisées.

Certes la naissance a procédé à une mutation décisive, pas immédiatement ressentie comme telle, car les formes anciennes tendent à se perpétuer pendant quelque temps en tentant d'assimiler le réel et sa nouveauté, autant que faire se peut.

Désormais le champ du langage va se partager entre ses ayants droit et les autres. La description des paramètres joue un rôle de clarification, mais conduit à des distinctions un peu obscures entre prosodie linguistique et paralangage. Quelque chose qui n'appartiendrait pas à la sphère du langage s'y repère. Il est moins important de s'y attarder que de constater qu'avec la voix s'ouvre une fenêtre sur le monde intérieur qui ne nous est accessible qu'à condition d'être extériorisé, donné à interpréter et que, par ce premier retournement, c'est un corps nouveau qui apparaît, laissant émerger un sens dont le code est formé après coup. Nous dirons qu'il a une destination avant d'avoir un destinataire, ce qui rend possible, plausible, l'idée d'un écho, d'une réponse même quand une attente de réciprocité n'est pas formée. Nul doute qu'elle ne tardera pas à l'être.

Une division classique n'est presque pas mentionnée : la différence entre réception et émission. Elle n'a peut-être pas de sens à ce stade. Mais ce qui continue d'en avoir un, c'est la longueur différente de la période de compréhension par rapport à celle de l'expression. Car ici, à n'en pas douter, des processus d'intégration sont à l'œuvre, qui exigent de la part de l'enfant plus que de la perspicacité. Car il s'agit probablement de processus au sujet desquels nous manquons l'imagination et la référence à des modèles de comparaison. Comprendre ? Comprendre quoi, comment, pour quel usage ? Comprendre sans pouvoir user de cette compréhension ? Cela fait travailler le psychisme, mais comment ?

Si l'on songe à comparer les dates de la pensée saussurienne au tout début du xx<sup>e</sup> siècle et les voies nouvelles ouvertes en 1964 par Sebeok<sup>6</sup> en

---

6.Th. Sebeok, « Comment un signal devient signe », dans *L'unité de l'homme*, Paris, Le Seuil, 1974.



sémiotique (après Peirce), on prend la mesure du temps d'un déni. Ce qui est aujourd'hui une question ouverte était, à l'époque de Saussure, voué à être ignoré puisque situé en dehors des zones qui véhiculent la majorité des informations linguistiques.

Cette négligence de la voix dans la parole, c'est ce qui protégeait une linguistique pure, sans subjectivité, sans affect, sans sujet parlant ; scientifique, comme si la science avait pour but d'éliminer la part d'humain dans le langage.

C'est peut-être pourquoi il est plus facile de soulever les problèmes en faisant mine d'ignorer les raisons profondes de cette surdité. Allons chercher la voix où elle est : dans l'art, soit la poésie, le chant, la musique, où le questionnement ne peut éviter d'entendre l'expression vocale. En fait, on se refuse à se demander quel peut bien être le lieu commun où s'entrecroisent la poésie de Mallarmé et la musique de Boulez. Si suggestives que soient les réflexions qui en découlent, c'est encore dans cet entre-deux que gît le mystère. Mais qui nous dira pourquoi aucun poète n'a composé d'œuvre à partir d'une musique qui lui préexisterait ?

Pour trouver des éléments de réponse à ces questions, il faut aller au-delà de l'art, au-delà de la voix, au-delà de l'autisme pour poser des bases de réflexion qui résistent à cette diversité.

Je reviens à mon propos après cette digression : le centrage de la réflexion sur l'échange vocal ordinaire. J'ai dit mon intérêt pour les études qui, directement ou de biais, nous mettent en contact avec une pensée clinique<sup>7</sup>. Cela ne veut pas dire celle qui a pour objet des états cliniques caractérisés comme l'autisme, encore que ceux-ci puissent y contribuer. Par *pensée clinique*, je fais ici allusion à un abord processuel, qui se développe, découvre ses directions chemin faisant et procède à des individualisations de fonctions après coup, en partant de *la relation vocale entre deux voix*. On ne tarde pas à reconnaître qu'à côté d'un isolement plus ou moins élémentaire de telle ou telle fonction, il est impossible d'en prendre la mesure en commençant à la séparer d'un contexte qui, souvent, cache dans ses plis l'essentiel. Celui-ci ne sera découvert qu'après coup, réfractaire à une pensée positiviste.

Jusqu'à présent nous manquions d'un référent absent de la relation originnaire, mais dont la présence s'impose après coup : la musique (Trevarthen).

Pourquoi ce privilège de la musique ? Sans doute le rythme, les variations de hauteur, d'intensité, de timbre y jouent-ils leur rôle. Quant à nous, il nous semble qu'une des structures efficaces dans l'échange

---

7. A. Green, *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

sémiotique (après Peirce), on prend la mesure du temps d'un déni. Ce qui est aujourd'hui une question ouverte était, à l'époque de Saussure, voué à être ignoré puisque situé en dehors des zones qui véhiculent la majorité des informations linguistiques.

Cette négligence de la voix dans la parole, c'est ce qui protégeait une linguistique pure, sans subjectivité, sans affect, sans sujet parlant ; scientifique, comme si la science avait pour but d'éliminer la part d'humain dans le langage.

C'est peut-être pourquoi il est plus facile de soulever les problèmes en faisant mine d'ignorer les raisons profondes de cette surdité. Allons chercher la voix où elle est : dans l'art, soit la poésie, le chant, la musique, où le questionnement ne peut éviter d'entendre l'expression vocale. En fait, on se refuse à se demander quel peut bien être le lieu commun où s'entrecroisent la poésie de Mallarmé et la musique de Boulez. Si suggestives que soient les réflexions qui en découlent, c'est encore dans cet entre-deux que gît le mystère. Mais qui nous dira pourquoi aucun poète n'a composé d'œuvre à partir d'une musique qui lui préexisterait ?

Pour trouver des éléments de réponse à ces questions, il faut aller au-delà de l'art, au-delà de la voix, au-delà de l'autisme pour poser des bases de réflexion qui résistent à cette diversité.

Je reviens à mon propos après cette digression : le centrage de la réflexion sur l'échange vocal ordinaire. J'ai dit mon intérêt pour les études qui, directement ou de biais, nous mettent en contact avec une pensée clinique<sup>7</sup>. Cela ne veut pas dire celle qui a pour objet des états cliniques caractérisés comme l'autisme, encore que ceux-ci puissent y contribuer. Par *pensée clinique*, je fais ici allusion à un abord processuel, qui se développe, découvre ses directions chemin faisant et procède à des individualisations de fonctions après coup, en partant de *la relation vocale entre deux voix*. On ne tarde pas à reconnaître qu'à côté d'un isolement plus ou moins élémentaire de telle ou telle fonction, il est impossible d'en prendre la mesure en commençant à la séparer d'un contexte qui, souvent, cache dans ses plis l'essentiel. Celui-ci ne sera découvert qu'après coup, réfractaire à une pensée positiviste.

Jusqu'à présent nous manquions d'un référent absent de la relation originnaire, mais dont la présence s'impose après coup : la musique (Trevarthen).

Pourquoi ce privilège de la musique ? Sans doute le rythme, les variations de hauteur, d'intensité, de timbre y jouent-ils leur rôle. Quant à nous, il nous semble qu'une des structures efficaces dans l'échange

---

7. A. Green, *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

sémiotique (après Peirce), on prend la mesure du temps d'un déni. Ce qui est aujourd'hui une question ouverte était, à l'époque de Saussure, voué à être ignoré puisque situé en dehors des zones qui véhiculent la majorité des informations linguistiques.

Cette négligence de la voix dans la parole, c'est ce qui protégeait une linguistique pure, sans subjectivité, sans affect, sans sujet parlant ; scientifique, comme si la science avait pour but d'éliminer la part d'humain dans le langage.

C'est peut-être pourquoi il est plus facile de soulever les problèmes en faisant mine d'ignorer les raisons profondes de cette surdité. Allons chercher la voix où elle est : dans l'art, soit la poésie, le chant, la musique, où le questionnement ne peut éviter d'entendre l'expression vocale. En fait, on se refuse à se demander quel peut bien être le lieu commun où s'entrecroisent la poésie de Mallarmé et la musique de Boulez. Si suggestives que soient les réflexions qui en découlent, c'est encore dans cet entre-deux que gît le mystère. Mais qui nous dira pourquoi aucun poète n'a composé d'œuvre à partir d'une musique qui lui préexisterait ?

Pour trouver des éléments de réponse à ces questions, il faut aller au-delà de l'art, au-delà de la voix, au-delà de l'autisme pour poser des bases de réflexion qui résistent à cette diversité.

Je reviens à mon propos après cette digression : le centrage de la réflexion sur l'échange vocal ordinaire. J'ai dit mon intérêt pour les études qui, directement ou de biais, nous mettent en contact avec une pensée clinique<sup>7</sup>. Cela ne veut pas dire celle qui a pour objet des états cliniques caractérisés comme l'autisme, encore que ceux-ci puissent y contribuer. Par *pensée clinique*, je fais ici allusion à un abord processuel, qui se développe, découvre ses directions chemin faisant et procède à des individualisations de fonctions après coup, en partant de *la relation vocale entre deux voix*. On ne tarde pas à reconnaître qu'à côté d'un isolement plus ou moins élémentaire de telle ou telle fonction, il est impossible d'en prendre la mesure en commençant à la séparer d'un contexte qui, souvent, cache dans ses plis l'essentiel. Celui-ci ne sera découvert qu'après coup, réfractaire à une pensée positiviste.

Jusqu'à présent nous manquions d'un référent absent de la relation originnaire, mais dont la présence s'impose après coup : la musique (Trevarthen).

Pourquoi ce privilège de la musique ? Sans doute le rythme, les variations de hauteur, d'intensité, de timbre y jouent-ils leur rôle. Quant à nous, il nous semble qu'une des structures efficaces dans l'échange

---

7. A. Green, *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

sémiotique (après Peirce), on prend la mesure du temps d'un déni. Ce qui est aujourd'hui une question ouverte était, à l'époque de Saussure, voué à être ignoré puisque situé en dehors des zones qui véhiculent la majorité des informations linguistiques.

Cette négligence de la voix dans la parole, c'est ce qui protégeait une linguistique pure, sans subjectivité, sans affect, sans sujet parlant ; scientifique, comme si la science avait pour but d'éliminer la part d'humain dans le langage.

C'est peut-être pourquoi il est plus facile de soulever les problèmes en faisant mine d'ignorer les raisons profondes de cette surdité. Allons chercher la voix où elle est : dans l'art, soit la poésie, le chant, la musique, où le questionnement ne peut éviter d'entendre l'expression vocale. En fait, on se refuse à se demander quel peut bien être le lieu commun où s'entrecroisent la poésie de Mallarmé et la musique de Boulez. Si suggestives que soient les réflexions qui en découlent, c'est encore dans cet entre-deux que gît le mystère. Mais qui nous dira pourquoi aucun poète n'a composé d'œuvre à partir d'une musique qui lui préexisterait ?

Pour trouver des éléments de réponse à ces questions, il faut aller au-delà de l'art, au-delà de la voix, au-delà de l'autisme pour poser des bases de réflexion qui résistent à cette diversité.

Je reviens à mon propos après cette digression : le centrage de la réflexion sur l'échange vocal ordinaire. J'ai dit mon intérêt pour les études qui, directement ou de biais, nous mettent en contact avec une pensée clinique<sup>7</sup>. Cela ne veut pas dire celle qui a pour objet des états cliniques caractérisés comme l'autisme, encore que ceux-ci puissent y contribuer. Par *pensée clinique*, je fais ici allusion à un abord processuel, qui se développe, découvre ses directions chemin faisant et procède à des individualisations de fonctions après coup, en partant de *la relation vocale entre deux voix*. On ne tarde pas à reconnaître qu'à côté d'un isolement plus ou moins élémentaire de telle ou telle fonction, il est impossible d'en prendre la mesure en commençant à la séparer d'un contexte qui, souvent, cache dans ses plis l'essentiel. Celui-ci ne sera découvert qu'après coup, réfractaire à une pensée positiviste.

Jusqu'à présent nous manquions d'un référent absent de la relation originnaire, mais dont la présence s'impose après coup : la musique (Trevarthen).

Pourquoi ce privilège de la musique ? Sans doute le rythme, les variations de hauteur, d'intensité, de timbre y jouent-ils leur rôle. Quant à nous, il nous semble qu'une des structures efficaces dans l'échange

---

7. A. Green, *La pensée clinique*, Paris, Odile Jacob, 2002.

musical est l'appel à une voix complémentaire en vue d'un accord. De cette complémentarité naissent le sentiment élémentaire de totalité donc d'unité et le marquage d'une narrativité – comportant un début, un milieu et surtout une fin –, qui peut être relancée à l'infini. Pause où le silence retrouve ses droits, indiquant peut-être le désir de reporter l'expérience à plus tard et la rencontre finale au cours d'une coda jubilatoire : « C'est fini, c'est fait, on l'a fait ensemble, on peut le retrouver en recommençant et en faisant mieux. »

Comment ne pas dire ici que les échanges, si originaires qu'ils soient, sont porteurs d'une quête d'harmonie spontanément trouvée chez la mère par l'expérience qui se forme avec elle durant la communication avec son enfant ? Autant dire que, dès l'origine, la transmission du discours passe d'autant mieux que la demande de plaisir y est reconnue et que *l'attente de la séduction* s'y déduit comme essentielle, après coup. Car se vit ici l'expérience que le plaisir se découvre peut-être seul (l'autoérotisme) mais s'accomplit à deux. Auquel cas il cesse d'être un simple plaisir, mais devient un partage qui produit du sens rétrospectivement, quelle que soit l'intention de départ.

Cette remarque concerne l'aspect nucléaire du rapport vocal. Nous ne nous occuperons pas des développements et des spécialisations rencontrées au cours de l'évolution individuelle (de l'enseignement à la harangue politique). Ce qui nous intéresse, c'est la nécessité de faire intervenir, dès les élaborations les plus élémentaires, des concepts complexes tels que les « représentations culturelles, intersubjectives ».

Une des acquisitions les plus remarquables, même quand elle se traduit par des expressions dites paralinguistiques, est la reconnaissance de différents modes de représentance qui cessent de renvoyer à un modèle unique (la « représentation ») pour reconnaître à chacune son autonomie. Encore une fois, l'hétérogène s'impose face à l'obsession d'homogénéité. Reconnaître l'hétérogénéité des modes de représentance n'interdit pas, au contraire, de rechercher les relations inapparentes entre les divers modes de représentance, leurs possibles enchevêtrements, bifurcations, etc. Comme dirait Meschonnic, on s'intéresse à ce que le langage – chez lui le poème – *fait*, à celui qui le parle et à celui qui le reçoit.

Les réflexions sur la musique et le langage laissent encore beaucoup à découvrir. Mais ici, au lieu de se contenter de les conceptualiser selon les modes de la pensée structuraliste, ne ferait-on pas mieux de réfléchir à « l'efficacité affective », sœur de l'efficacité symbolique, car la musique fait vocaliser ensemble, se mouvoir ensemble (danse, rituel), induire au drame (ritualisé), à la récupération du passé (narrativité) comme célébration de la mémoire du message divin, etc.

musical est l'appel à une voix complémentaire en vue d'un accord. De cette complémentarité naissent le sentiment élémentaire de totalité donc d'unité et le marquage d'une narrativité – comportant un début, un milieu et surtout une fin –, qui peut être relancée à l'infini. Pause où le silence retrouve ses droits, indiquant peut-être le désir de reporter l'expérience à plus tard et la rencontre finale au cours d'une coda jubilatoire : « C'est fini, c'est fait, on l'a fait ensemble, on peut le retrouver en recommençant et en faisant mieux. »

Comment ne pas dire ici que les échanges, si originaires qu'ils soient, sont porteurs d'une quête d'harmonie spontanément trouvée chez la mère par l'expérience qui se forme avec elle durant la communication avec son enfant ? Autant dire que, dès l'origine, la transmission du discours passe d'autant mieux que la demande de plaisir y est reconnue et que *l'attente de la séduction* s'y déduit comme essentielle, après coup. Car se vit ici l'expérience que le plaisir se découvre peut-être seul (l'autoérotisme) mais s'accomplit à deux. Auquel cas il cesse d'être un simple plaisir, mais devient un partage qui produit du sens rétrospectivement, quelle que soit l'intention de départ.

Cette remarque concerne l'aspect nucléaire du rapport vocal. Nous ne nous occuperons pas des développements et des spécialisations rencontrées au cours de l'évolution individuelle (de l'enseignement à la harangue politique). Ce qui nous intéresse, c'est la nécessité de faire intervenir, dès les élaborations les plus élémentaires, des concepts complexes tels que les « représentations culturelles, intersubjectives ».

Une des acquisitions les plus remarquables, même quand elle se traduit par des expressions dites paralinguistiques, est la reconnaissance de différents modes de représentance qui cessent de renvoyer à un modèle unique (la « représentation ») pour reconnaître à chacune son autonomie. Encore une fois, l'hétérogène s'impose face à l'obsession d'homogénéité. Reconnaître l'hétérogénéité des modes de représentance n'interdit pas, au contraire, de rechercher les relations inapparentes entre les divers modes de représentance, leurs possibles enchevêtrements, bifurcations, etc. Comme dirait Meschonnic, on s'intéresse à ce que le langage – chez lui le poème – *fait*, à celui qui le parle et à celui qui le reçoit.

Les réflexions sur la musique et le langage laissent encore beaucoup à découvrir. Mais ici, au lieu de se contenter de les conceptualiser selon les modes de la pensée structuraliste, ne ferait-on pas mieux de réfléchir à « l'efficacité affective », sœur de l'efficacité symbolique, car la musique fait vocaliser ensemble, se mouvoir ensemble (danse, rituel), induire au drame (ritualisé), à la récupération du passé (narrativité) comme célébration de la mémoire du message divin, etc.

musical est l'appel à une voix complémentaire en vue d'un accord. De cette complémentarité naissent le sentiment élémentaire de totalité donc d'unité et le marquage d'une narrativité – comportant un début, un milieu et surtout une fin –, qui peut être relancée à l'infini. Pause où le silence retrouve ses droits, indiquant peut-être le désir de reporter l'expérience à plus tard et la rencontre finale au cours d'une coda jubilatoire : « C'est fini, c'est fait, on l'a fait ensemble, on peut le retrouver en recommençant et en faisant mieux. »

Comment ne pas dire ici que les échanges, si originaires qu'ils soient, sont porteurs d'une quête d'harmonie spontanément trouvée chez la mère par l'expérience qui se forme avec elle durant la communication avec son enfant ? Autant dire que, dès l'origine, la transmission du discours passe d'autant mieux que la demande de plaisir y est reconnue et que *l'attente de la séduction* s'y déduit comme essentielle, après coup. Car se vit ici l'expérience que le plaisir se découvre peut-être seul (l'autoérotisme) mais s'accomplit à deux. Auquel cas il cesse d'être un simple plaisir, mais devient un partage qui produit du sens rétrospectivement, quelle que soit l'intention de départ.

Cette remarque concerne l'aspect nucléaire du rapport vocal. Nous ne nous occuperons pas des développements et des spécialisations rencontrées au cours de l'évolution individuelle (de l'enseignement à la harangue politique). Ce qui nous intéresse, c'est la nécessité de faire intervenir, dès les élaborations les plus élémentaires, des concepts complexes tels que les « représentations culturelles, intersubjectives ».

Une des acquisitions les plus remarquables, même quand elle se traduit par des expressions dites paralinguistiques, est la reconnaissance de différents modes de représentance qui cessent de renvoyer à un modèle unique (la « représentation ») pour reconnaître à chacune son autonomie. Encore une fois, l'hétérogène s'impose face à l'obsession d'homogénéité. Reconnaître l'hétérogénéité des modes de représentance n'interdit pas, au contraire, de rechercher les relations inapparentes entre les divers modes de représentance, leurs possibles enchevêtrements, bifurcations, etc. Comme dirait Meschonnic, on s'intéresse à ce que le langage – chez lui le poème – *fait*, à celui qui le parle et à celui qui le reçoit.

Les réflexions sur la musique et le langage laissent encore beaucoup à découvrir. Mais ici, au lieu de se contenter de les conceptualiser selon les modes de la pensée structuraliste, ne ferait-on pas mieux de réfléchir à « l'efficacité affective », sœur de l'efficacité symbolique, car la musique fait vocaliser ensemble, se mouvoir ensemble (danse, rituel), induire au drame (ritualisé), à la récupération du passé (narrativité) comme célébration de la mémoire du message divin, etc.

musical est l'appel à une voix complémentaire en vue d'un accord. De cette complémentarité naissent le sentiment élémentaire de totalité donc d'unité et le marquage d'une narrativité – comportant un début, un milieu et surtout une fin –, qui peut être relancée à l'infini. Pause où le silence retrouve ses droits, indiquant peut-être le désir de reporter l'expérience à plus tard et la rencontre finale au cours d'une coda jubilatoire : « C'est fini, c'est fait, on l'a fait ensemble, on peut le retrouver en recommençant et en faisant mieux. »

Comment ne pas dire ici que les échanges, si originaires qu'ils soient, sont porteurs d'une quête d'harmonie spontanément trouvée chez la mère par l'expérience qui se forme avec elle durant la communication avec son enfant ? Autant dire que, dès l'origine, la transmission du discours passe d'autant mieux que la demande de plaisir y est reconnue et que *l'attente de la séduction* s'y déduit comme essentielle, après coup. Car se vit ici l'expérience que le plaisir se découvre peut-être seul (l'autoérotisme) mais s'accomplit à deux. Auquel cas il cesse d'être un simple plaisir, mais devient un partage qui produit du sens rétrospectivement, quelle que soit l'intention de départ.

Cette remarque concerne l'aspect nucléaire du rapport vocal. Nous ne nous occuperons pas des développements et des spécialisations rencontrées au cours de l'évolution individuelle (de l'enseignement à la harangue politique). Ce qui nous intéresse, c'est la nécessité de faire intervenir, dès les élaborations les plus élémentaires, des concepts complexes tels que les « représentations culturelles, intersubjectives ».

Une des acquisitions les plus remarquables, même quand elle se traduit par des expressions dites paralinguistiques, est la reconnaissance de différents modes de représentance qui cessent de renvoyer à un modèle unique (la « représentation ») pour reconnaître à chacune son autonomie. Encore une fois, l'hétérogène s'impose face à l'obsession d'homogénéité. Reconnaître l'hétérogénéité des modes de représentance n'interdit pas, au contraire, de rechercher les relations inapparentes entre les divers modes de représentance, leurs possibles enchevêtrements, bifurcations, etc. Comme dirait Meschonnic, on s'intéresse à ce que le langage – chez lui le poème – *fait*, à celui qui le parle et à celui qui le reçoit.

Les réflexions sur la musique et le langage laissent encore beaucoup à découvrir. Mais ici, au lieu de se contenter de les conceptualiser selon les modes de la pensée structuraliste, ne ferait-on pas mieux de réfléchir à « l'efficacité affective », sœur de l'efficacité symbolique, car la musique fait vocaliser ensemble, se mouvoir ensemble (danse, rituel), induire au drame (ritualisé), à la récupération du passé (narrativité) comme célébration de la mémoire du message divin, etc.



On ne cessera, abordant ces réflexions, de revenir éternellement à la question des priorités. Qui est le premier ? Lequel des deux dérive de l'autre ? Que dit l'originnaire ? Signes de la reconnaissance (tardive) d'une autonomie représentative affective.

On le voit bien dans les différentes contributions qui se réclament de la psychanalyse. Les lacaniens ne peuvent que répéter la vulgate lacanienne, ramenant tout à elle, alors que le problème à traiter serait de savoir comment la voix interroge la pensée de Lacan. « *Pulsion invocante* » dit-il, mais quelle pulsion ne l'est pas ? Si on commence par interpréter le concept freudien en s'appuyant sur une seule de ses élaborations pour mieux ignorer le reste, on ne fait qu'épaissir le mystère. Cela sent le cercle vicieux : la pulsion est *invocante* parce qu'elle est demande et désir. Et comme elle repose sur cette base signifiante, que peut-elle être d'autre qu'*invocante* en insistant pour avoir satisfaction ? Et si l'on se tournait plutôt vers l'invocation pour y remarquer cette urgence de la complémentarité, cet appel au lien avec l'Autre, cette demande de bienveillance, on remarquerait cette facture polyphonique de l'être humain et sa résistance à toute réduction unitaire.

L'invocation est chez Lacan plus qu'une qualification de la pulsion. Dès le rapport de Rome, Lacan<sup>8</sup> fait allusion à un certain *Upanishad* où Prajapâti, dieu du Tonnerre mais aussi géniteur primordial, qui répond à la sollicitation de ceux qui l'interrogent. Il leur rappelle, tour à tour, la soumission à la parole, la reconnaissance des hommes entre eux par le don de la parole et enfin proclame que les « puissances d'en bas *résonnent* à l'invocation de la parole<sup>9</sup> ». Circularité vicieuse, invocation de la parole, *pulsion invocante*, c'est-à-dire fondée dans la parole. Où que l'on aille, on est assuré de rencontrer, invocante ou invoquée, la parole lacanienne. Comment donc penser la voix ? Car Prajapâti n'en parle que sur fond de tonnerre, et ce qui accompagne sa parole, c'est le grondement des cieux ponctuant sa puissance. Je préfère lire les *Upanishad* avec Charles Malamoud qui, lui, ne harangue personne et dont la voix est plus modeste, plus lumineuse aussi.

Mais attention aussi à la position opposée. Jamais une pensée progressiste, qui passe d'un mode de narrativité à un autre – du simple au complexe – ne nous permettra de voir clair parce qu'elle est sous-tendue par le besoin d'une simplification qui veut faire l'impasse sur la présence première du complexe. Il est remarquable que ce désir de simplification, très laplacien, s'accompagne d'une débauche d'hypothèses sur lesquelles

---

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

9. C'est moi qui souligne.

On ne cessera, abordant ces réflexions, de revenir éternellement à la question des priorités. Qui est le premier ? Lequel des deux dérive de l'autre ? Que dit l'originaire ? Signes de la reconnaissance (tardive) d'une autonomie représentative affective.

On le voit bien dans les différentes contributions qui se réclament de la psychanalyse. Les lacaniens ne peuvent que répéter la vulgate lacanienne, ramenant tout à elle, alors que le problème à traiter serait de savoir comment la voix interroge la pensée de Lacan. « *Pulsion invocante* » dit-il, mais quelle pulsion ne l'est pas ? Si on commence par interpréter le concept freudien en s'appuyant sur une seule de ses élaborations pour mieux ignorer le reste, on ne fait qu'épaissir le mystère. Cela sent le cercle vicieux : la pulsion est *invocante* parce qu'elle est demande et désir. Et comme elle repose sur cette base signifiante, que peut-elle être d'autre qu'*invocante* en insistant pour avoir satisfaction ? Et si l'on se tournait plutôt vers l'invocation pour y remarquer cette urgence de la complémentarité, cet appel au lien avec l'Autre, cette demande de bienveillance, on remarquerait cette facture polyphonique de l'être humain et sa résistance à toute réduction unitaire.

L'invocation est chez Lacan plus qu'une qualification de la pulsion. Dès le rapport de Rome, Lacan<sup>8</sup> fait allusion à un certain *Upanishad* où Prajapâti, dieu du Tonnerre mais aussi géniteur primordial, qui répond à la sollicitation de ceux qui l'interrogent. Il leur rappelle, tour à tour, la soumission à la parole, la reconnaissance des hommes entre eux par le don de la parole et enfin proclame que les « puissances d'en bas *résonnent* à l'invocation de la parole<sup>9</sup> ». Circularité vicieuse, invocation de la parole, *pulsion invocante*, c'est-à-dire fondée dans la parole. Où que l'on aille, on est assuré de rencontrer, invocante ou invoquée, la parole lacanienne. Comment donc penser la voix ? Car Prajapâti n'en parle que sur fond de tonnerre, et ce qui accompagne sa parole, c'est le grondement des cieux ponctuant sa puissance. Je préfère lire les *Upanishad* avec Charles Malamoud qui, lui, ne harangue personne et dont la voix est plus modeste, plus lumineuse aussi.

Mais attention aussi à la position opposée. Jamais une pensée progressiste, qui passe d'un mode de narrativité à un autre – du simple au complexe – ne nous permettra de voir clair parce qu'elle est sous-tendue par le besoin d'une simplification qui veut faire l'impasse sur la présence première du complexe. Il est remarquable que ce désir de simplification, très laplacien, s'accompagne d'une débauche d'hypothèses sur lesquelles

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

9. C'est moi qui souligne.

On ne cessera, abordant ces réflexions, de revenir éternellement à la question des priorités. Qui est le premier ? Lequel des deux dérive de l'autre ? Que dit l'originnaire ? Signes de la reconnaissance (tardive) d'une autonomie représentative affective.

On le voit bien dans les différentes contributions qui se réclament de la psychanalyse. Les lacaniens ne peuvent que répéter la vulgate lacanienne, ramenant tout à elle, alors que le problème à traiter serait de savoir comment la voix interroge la pensée de Lacan. « *Pulsion invocante* » dit-il, mais quelle pulsion ne l'est pas ? Si on commence par interpréter le concept freudien en s'appuyant sur une seule de ses élaborations pour mieux ignorer le reste, on ne fait qu'épaissir le mystère. Cela sent le cercle vicieux : la pulsion est *invocante* parce qu'elle est demande et désir. Et comme elle repose sur cette base signifiante, que peut-elle être d'autre qu'*invocante* en insistant pour avoir satisfaction ? Et si l'on se tournait plutôt vers l'invocation pour y remarquer cette urgence de la complémentarité, cet appel au lien avec l'Autre, cette demande de bienveillance, on remarquerait cette facture polyphonique de l'être humain et sa résistance à toute réduction unitaire.

L'invocation est chez Lacan plus qu'une qualification de la pulsion. Dès le rapport de Rome, Lacan<sup>8</sup> fait allusion à un certain *Upanishad* où Prajapâti, dieu du Tonnerre mais aussi géniteur primordial, qui répond à la sollicitation de ceux qui l'interrogent. Il leur rappelle, tour à tour, la soumission à la parole, la reconnaissance des hommes entre eux par le don de la parole et enfin proclame que les « puissances d'en bas *résonnent* à l'invocation de la parole<sup>9</sup> ». Circularité vicieuse, invocation de la parole, *pulsion invocante*, c'est-à-dire fondée dans la parole. Où que l'on aille, on est assuré de rencontrer, invocante ou invoquée, la parole lacanienne. Comment donc penser la voix ? Car Prajapâti n'en parle que sur fond de tonnerre, et ce qui accompagne sa parole, c'est le grondement des cieux ponctuant sa puissance. Je préfère lire les *Upanishad* avec Charles Malamoud qui, lui, ne harangue personne et dont la voix est plus modeste, plus lumineuse aussi.

Mais attention aussi à la position opposée. Jamais une pensée progressiste, qui passe d'un mode de narrativité à un autre – du simple au complexe – ne nous permettra de voir clair parce qu'elle est sous-tendue par le besoin d'une simplification qui veut faire l'impasse sur la présence première du complexe. Il est remarquable que ce désir de simplification, très laplacien, s'accompagne d'une débauche d'hypothèses sur lesquelles

---

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

9. C'est moi qui souligne.

On ne cessera, abordant ces réflexions, de revenir éternellement à la question des priorités. Qui est le premier ? Lequel des deux dérive de l'autre ? Que dit l'originnaire ? Signes de la reconnaissance (tardive) d'une autonomie représentative affective.

On le voit bien dans les différentes contributions qui se réclament de la psychanalyse. Les lacaniens ne peuvent que répéter la vulgate lacanienne, ramenant tout à elle, alors que le problème à traiter serait de savoir comment la voix interroge la pensée de Lacan. « *Pulsion invocante* » dit-il, mais quelle pulsion ne l'est pas ? Si on commence par interpréter le concept freudien en s'appuyant sur une seule de ses élaborations pour mieux ignorer le reste, on ne fait qu'épaissir le mystère. Cela sent le cercle vicieux : la pulsion est *invocante* parce qu'elle est demande et désir. Et comme elle repose sur cette base signifiante, que peut-elle être d'autre qu'*invocante* en insistant pour avoir satisfaction ? Et si l'on se tournait plutôt vers l'invocation pour y remarquer cette urgence de la complémentarité, cet appel au lien avec l'Autre, cette demande de bienveillance, on remarquerait cette facture polyphonique de l'être humain et sa résistance à toute réduction unitaire.

L'invocation est chez Lacan plus qu'une qualification de la pulsion. Dès le rapport de Rome, Lacan<sup>8</sup> fait allusion à un certain *Upanishad* où Prajapâti, dieu du Tonnerre mais aussi géniteur primordial, qui répond à la sollicitation de ceux qui l'interrogent. Il leur rappelle, tour à tour, la soumission à la parole, la reconnaissance des hommes entre eux par le don de la parole et enfin proclame que les « puissances d'en bas *résonnent* à l'invocation de la parole<sup>9</sup> ». Circularité vicieuse, invocation de la parole, *pulsion invocante*, c'est-à-dire fondée dans la parole. Où que l'on aille, on est assuré de rencontrer, invocante ou invoquée, la parole lacanienne. Comment donc penser la voix ? Car Prajapâti n'en parle que sur fond de tonnerre, et ce qui accompagne sa parole, c'est le grondement des cieux ponctuant sa puissance. Je préfère lire les *Upanishad* avec Charles Malamoud qui, lui, ne harangue personne et dont la voix est plus modeste, plus lumineuse aussi.

Mais attention aussi à la position opposée. Jamais une pensée progressiste, qui passe d'un mode de narrativité à un autre – du simple au complexe – ne nous permettra de voir clair parce qu'elle est sous-tendue par le besoin d'une simplification qui veut faire l'impasse sur la présence première du complexe. Il est remarquable que ce désir de simplification, très laplacien, s'accompagne d'une débauche d'hypothèses sur lesquelles

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

9. C'est moi qui souligne.

on s'interroge rarement pour se demander si c'est ainsi qu'il faut poser le problème. La communication intermodale ne peut se satisfaire de juxtapositions.

Et si la référence au mouvement paraît une des plus sûres, il faut se garder de confondre motricité et mouvement. Le mouvement est ce qui imprime à la motricité une forme de représentation qui pense la motricité et ses transformations internes, sans être obligé d'en passer par elle. C'est pour quoi je suivrai M.-F. Castarède qui cherche des correspondances entre genres musicaux et expressions psychiques où interviennent diversément la voix. Correspondances : ni équivalences, ni réductions. Sans doute nous faut-il maintenant faire un double travail pour préciser de quoi sont tissées ces correspondances, et comment dénouer les fils ou reconnaître leur secrète parenté dans l'écheveau qu'ils forment.

Et c'est bien ce qui se joue dans l'analyse, du moins telle que certains la conçoivent, où le mot ne peut prendre la place de la situation et remplacer la recherche contextuelle de ce qui l'organise et la structure. Remarquons cependant que la cure repose sur une parole modifiée. Elle est forcément vocalisée dans la mesure où le sujet est supposé renoncer à l'exercice contrôlé d'une voix soumise à la pensée secondaire, condition indissociable de l'association libre. En outre, cette parole couchée, à qui le mouvement est strictement limité au bénéfice de la pensée et où l'action est interdite, ne peut qu'exciter l'affect qui n'aura d'autre moyen de se faire entendre que le canal de la voix. Rosolato (1985) l'avait bien vu.

Alors une parole moins quelque chose ou plus quelque chose ? Plutôt une parole qui véhicule avant tout un sens autre qui ne saurait laisser intacts les moyens de la vocalisation.

Dans toute la pathologie de la parole, le domaine qui a le plus contribué à nourrir la pensée sur la voix est l'autisme, paradoxe d'autant plus intéressant qu'aucun spécialiste n'irait jusqu'à prétendre définir l'autisme comme un simple dysfonctionnement langagier. En revanche, l'autisme a pour ainsi dire forcé les spécialistes à faire des recherches pour tenter de mettre en relation cette pathologie mystérieuse avec le langage, quelles que soient les formes symptomatologiques où d'autres facteurs peuvent être au premier plan. Une somme considérable de travaux s'amoncelle de jour en jour, conséquence du combat ou de l'échange entre psychiatres se rattachant à des courants organicistes et psychodynamiques.

Faux problème qui confond une recherche étiopathogénique avec l'élucidation des manifestations symptomatiques et comportementales qui, en tout état de cause, ne peuvent jamais être la traduction directe d'un mécanisme lésionnel. Certes il s'agit en tous cas de dépasser le plan

on s'interroge rarement pour se demander si c'est ainsi qu'il faut poser le problème. La communication intermodale ne peut se satisfaire de juxtapositions.

Et si la référence au mouvement paraît une des plus sûres, il faut se garder de confondre motricité et mouvement. Le mouvement est ce qui imprime à la motricité une forme de représentation qui pense la motricité et ses transformations internes, sans être obligé d'en passer par elle. C'est pour quoi je suivrai M.-F. Castarède qui cherche des correspondances entre genres musicaux et expressions psychiques où interviennent diversément la voix. Correspondances : ni équivalences, ni réductions. Sans doute nous faut-il maintenant faire un double travail pour préciser de quoi sont tissées ces correspondances, et comment dénouer les fils ou reconnaître leur secrète parenté dans l'écheveau qu'ils forment.

Et c'est bien ce qui se joue dans l'analyse, du moins telle que certains la conçoivent, où le mot ne peut prendre la place de la situation et remplacer la recherche contextuelle de ce qui l'organise et la structure. Remarquons cependant que la cure repose sur une parole modifiée. Elle est forcément vocalisée dans la mesure où le sujet est supposé renoncer à l'exercice contrôlé d'une voix soumise à la pensée secondaire, condition indissociable de l'association libre. En outre, cette parole couchée, à qui le mouvement est strictement limité au bénéfice de la pensée et où l'action est interdite, ne peut qu'exciter l'affect qui n'aura d'autre moyen de se faire entendre que le canal de la voix. Rosolato (1985) l'avait bien vu.

Alors une parole moins quelque chose ou plus quelque chose ? Plutôt une parole qui véhicule avant tout un sens autre qui ne saurait laisser intacts les moyens de la vocalisation.

Dans toute la pathologie de la parole, le domaine qui a le plus contribué à nourrir la pensée sur la voix est l'autisme, paradoxe d'autant plus intéressant qu'aucun spécialiste n'irait jusqu'à prétendre définir l'autisme comme un simple dysfonctionnement langagier. En revanche, l'autisme a pour ainsi dire forcé les spécialistes à faire des recherches pour tenter de mettre en relation cette pathologie mystérieuse avec le langage, quelles que soient les formes symptomatologiques où d'autres facteurs peuvent être au premier plan. Une somme considérable de travaux s'amoncelle de jour en jour, conséquence du combat ou de l'échange entre psychiatres se rattachant à des courants organicistes et psychodynamiques.

Faux problème qui confond une recherche étiopathogénique avec l'élucidation des manifestations symptomatiques et comportementales qui, en tout état de cause, ne peuvent jamais être la traduction directe d'un mécanisme lésionnel. Certes il s'agit en tous cas de dépasser le plan

on s'interroge rarement pour se demander si c'est ainsi qu'il faut poser le problème. La communication intermodale ne peut se satisfaire de juxtapositions.

Et si la référence au mouvement paraît une des plus sûres, il faut se garder de confondre motricité et mouvement. Le mouvement est ce qui imprime à la motricité une forme de représentation qui pense la motricité et ses transformations internes, sans être obligé d'en passer par elle. C'est pour quoi je suivrai M.-F. Castarède qui cherche des correspondances entre genres musicaux et expressions psychiques où interviennent diversément la voix. Correspondances : ni équivalences, ni réductions. Sans doute nous faut-il maintenant faire un double travail pour préciser de quoi sont tissées ces correspondances, et comment dénouer les fils ou reconnaître leur secrète parenté dans l'écheveau qu'ils forment.

Et c'est bien ce qui se joue dans l'analyse, du moins telle que certains la conçoivent, où le mot ne peut prendre la place de la situation et remplacer la recherche contextuelle de ce qui l'organise et la structure. Remarquons cependant que la cure repose sur une parole modifiée. Elle est forcément vocalisée dans la mesure où le sujet est supposé renoncer à l'exercice contrôlé d'une voix soumise à la pensée secondaire, condition indissociable de l'association libre. En outre, cette parole couchée, à qui le mouvement est strictement limité au bénéfice de la pensée et où l'action est interdite, ne peut qu'exciter l'affect qui n'aura d'autre moyen de se faire entendre que le canal de la voix. Rosolato (1985) l'avait bien vu.

Alors une parole moins quelque chose ou plus quelque chose ? Plutôt une parole qui véhicule avant tout un sens autre qui ne saurait laisser intacts les moyens de la vocalisation.

Dans toute la pathologie de la parole, le domaine qui a le plus contribué à nourrir la pensée sur la voix est l'autisme, paradoxe d'autant plus intéressant qu'aucun spécialiste n'irait jusqu'à prétendre définir l'autisme comme un simple dysfonctionnement langagier. En revanche, l'autisme a pour ainsi dire forcé les spécialistes à faire des recherches pour tenter de mettre en relation cette pathologie mystérieuse avec le langage, quelles que soient les formes symptomatologiques où d'autres facteurs peuvent être au premier plan. Une somme considérable de travaux s'amoncelle de jour en jour, conséquence du combat ou de l'échange entre psychiatres se rattachant à des courants organicistes et psychodynamiques.

Faux problème qui confond une recherche étiopathogénique avec l'élucidation des manifestations symptomatiques et comportementales qui, en tout état de cause, ne peuvent jamais être la traduction directe d'un mécanisme lésionnel. Certes il s'agit en tous cas de dépasser le plan

on s'interroge rarement pour se demander si c'est ainsi qu'il faut poser le problème. La communication intermodale ne peut se satisfaire de juxtapositions.

Et si la référence au mouvement paraît une des plus sûres, il faut se garder de confondre motricité et mouvement. Le mouvement est ce qui imprime à la motricité une forme de représentation qui pense la motricité et ses transformations internes, sans être obligé d'en passer par elle. C'est pour quoi je suivrai M.-F. Castarède qui cherche des correspondances entre genres musicaux et expressions psychiques où interviennent diversément la voix. Correspondances : ni équivalences, ni réductions. Sans doute nous faut-il maintenant faire un double travail pour préciser de quoi sont tissées ces correspondances, et comment dénouer les fils ou reconnaître leur secrète parenté dans l'écheveau qu'ils forment.

Et c'est bien ce qui se joue dans l'analyse, du moins telle que certains la conçoivent, où le mot ne peut prendre la place de la situation et remplacer la recherche contextuelle de ce qui l'organise et la structure. Remarquons cependant que la cure repose sur une parole modifiée. Elle est forcément vocalisée dans la mesure où le sujet est supposé renoncer à l'exercice contrôlé d'une voix soumise à la pensée secondaire, condition indissociable de l'association libre. En outre, cette parole couchée, à qui le mouvement est strictement limité au bénéfice de la pensée et où l'action est interdite, ne peut qu'exciter l'affect qui n'aura d'autre moyen de se faire entendre que le canal de la voix. Rosolato (1985) l'avait bien vu.

Alors une parole moins quelque chose ou plus quelque chose ? Plutôt une parole qui véhicule avant tout un sens autre qui ne saurait laisser intacts les moyens de la vocalisation.

Dans toute la pathologie de la parole, le domaine qui a le plus contribué à nourrir la pensée sur la voix est l'autisme, paradoxe d'autant plus intéressant qu'aucun spécialiste n'irait jusqu'à prétendre définir l'autisme comme un simple dysfonctionnement langagier. En revanche, l'autisme a pour ainsi dire forcé les spécialistes à faire des recherches pour tenter de mettre en relation cette pathologie mystérieuse avec le langage, quelles que soient les formes symptomatologiques où d'autres facteurs peuvent être au premier plan. Une somme considérable de travaux s'amoncelle de jour en jour, conséquence du combat ou de l'échange entre psychiatres se rattachant à des courants organicistes et psychodynamiques.

Faux problème qui confond une recherche étiopathogénique avec l'élucidation des manifestations symptomatiques et comportementales qui, en tout état de cause, ne peuvent jamais être la traduction directe d'un mécanisme lésionnel. Certes il s'agit en tous cas de dépasser le plan



descriptif qui, lui non plus, ne saurait donner la clé de ce qu'on peut dégager de l'observation des signes cliniques.

Une observation minutieuse fait apparaître que les troubles du langage de l'autiste installé dans sa maladie sont des conséquences, plutôt que des signes primaires. De même, aucune hypothèse globale – tel le déficit de l'attention – ne semble pertinente. Il semblerait que les jeunes autistes accordent une attention plus grande aux objets qu'aux personnes – comme si l'inertie les intriguait plus que le vivant – et qu'ils ne soient guère pressés d'établir des relations avec ceux appelés leurs semblables – perceptibles d'après leurs visages –, lesquels ne suscitent que peu d'intérêt (ou peut-être plus de crainte que de curiosité). Sans tirer de conclusion prématurée, on peut penser qu'une condition pour l'établissement d'une relation est le sentiment de familiarité du visage d'un autre, comme le nouveau-né qui sourit à une perception qu'il ne ressent pas seulement comme plaisante ou comme lui procurant un vrai plaisir (celui de se voir dans l'expression jubilatoire de l'objet). Ici c'est l'indifférence à l'égard du perçu, ou l'étrangeté de ce qui est perçu, qui fait obstacle à la constitution du miroir humain, source habituelle de plaisir à travers le regard. Or, ce sentiment ordinaire de familiarité est associé d'habitude à la parole de l'objet primaire, comme si sonore et visuel agissaient de concert pour rendre le dialogue possible, c'est-à-dire nourrissant la base émotionnelle qui invite à poursuivre l'échange, l'entretenir, l'enrichir, le différencier<sup>10</sup>.

Il s'agit donc bien de l'enchevêtrement de plusieurs modes de représentation dont l'ensemble forme un discours chez un sujet, participant à l'intrication du rapport avec un autre sujet. En souligner la ligne processuelle est important car, à ce développement, s'associe la dimension transformationnelle au moyen de l'intersubjectivité. Que la musique la favorise, cela est clair. Pour utiliser des termes moins chargés de pré-déterminations, nous dirons *la musicalité*, ouvrant ainsi des voies conduisant à des univers sonores différemment organisés : ceci aussi étend et varie la palette sonore dont les formes les plus intéressantes noueront la musicalité et le langage pour le bénéfice des matrices symboliques.

L'examen du « dialogue » avec un autiste adulte est remarquable (L. Danon-Boileau et M.A. Morel<sup>11</sup>). Au cours de l'échange instauré avec

10. Des études récentes d'une équipe franco-qubécoise – Orsay, service hospitalier Frédéric Joliot et université de Montréal – auraient montré que les autistes présentent un défaut génétique qui ne leur permettrait ni la reconnaissance de la voix humaine, ni celle des mouvements des visages. Ces études ont été discutées et contestées (G. Haag).

11. Cf. *infra*.

descriptif qui, lui non plus, ne saurait donner la clé de ce qu'on peut dégager de l'observation des signes cliniques.

Une observation minutieuse fait apparaître que les troubles du langage de l'autiste installé dans sa maladie sont des conséquences, plutôt que des signes primaires. De même, aucune hypothèse globale – tel le déficit de l'attention – ne semble pertinente. Il semblerait que les jeunes autistes accordent une attention plus grande aux objets qu'aux personnes – comme si l'inertie les intriguait plus que le vivant – et qu'ils ne soient guère pressés d'établir des relations avec ceux appelés leurs semblables – perceptibles d'après leurs visages –, lesquels ne suscitent que peu d'intérêt (ou peut-être plus de crainte que de curiosité). Sans tirer de conclusion prématurée, on peut penser qu'une condition pour l'établissement d'une relation est le sentiment de familiarité du visage d'un autre, comme le nouveau-né qui sourit à une perception qu'il ne ressent pas seulement comme plaisante ou comme lui procurant un vrai plaisir (celui de se voir dans l'expression jubilatoire de l'objet). Ici c'est l'indifférence à l'égard du perçu, ou l'étrangeté de ce qui est perçu, qui fait obstacle à la constitution du miroir humain, source habituelle de plaisir à travers le regard. Or, ce sentiment ordinaire de familiarité est associé d'habitude à la parole de l'objet primaire, comme si sonore et visuel agissaient de concert pour rendre le dialogue possible, c'est-à-dire nourrissant la base émotionnelle qui invite à poursuivre l'échange, l'entretenir, l'enrichir, le différencier<sup>10</sup>.

Il s'agit donc bien de l'enchevêtrement de plusieurs modes de représentation dont l'ensemble forme un discours chez un sujet, participant à l'intrication du rapport avec un autre sujet. En souligner la ligne processuelle est important car, à ce développement, s'associe la dimension transformationnelle au moyen de l'intersubjectivité. Que la musique la favorise, cela est clair. Pour utiliser des termes moins chargés de pré-déterminations, nous dirons *la musicalité*, ouvrant ainsi des voies conduisant à des univers sonores différemment organisés : ceci aussi étend et varie la palette sonore dont les formes les plus intéressantes noueront la musicalité et le langage pour le bénéfice des matrices symboliques.

L'examen du « dialogue » avec un autiste adulte est remarquable (L. Danon-Boileau et M.A. Morel<sup>11</sup>). Au cours de l'échange instauré avec

10. Des études récentes d'une équipe franco-qubécoise – Orsay, service hospitalier Frédéric Joliot et université de Montréal – auraient montré que les autistes présentent un défaut génétique qui ne leur permettrait ni la reconnaissance de la voix humaine, ni celle des mouvements des visages. Ces études ont été discutées et contestées (G. Haag).

11. Cf. *infra*.

descriptif qui, lui non plus, ne saurait donner la clé de ce qu'on peut dégager de l'observation des signes cliniques.

Une observation minutieuse fait apparaître que les troubles du langage de l'autiste installé dans sa maladie sont des conséquences, plutôt que des signes primaires. De même, aucune hypothèse globale – tel le déficit de l'attention – ne semble pertinente. Il semblerait que les jeunes autistes accordent une attention plus grande aux objets qu'aux personnes – comme si l'inertie les intriguait plus que le vivant – et qu'ils ne soient guère pressés d'établir des relations avec ceux appelés leurs semblables – perceptibles d'après leurs visages –, lesquels ne suscitent que peu d'intérêt (ou peut-être plus de crainte que de curiosité). Sans tirer de conclusion prématurée, on peut penser qu'une condition pour l'établissement d'une relation est le sentiment de familiarité du visage d'un autre, comme le nouveau-né qui sourit à une perception qu'il ne ressent pas seulement comme plaisante ou comme lui procurant un vrai plaisir (celui de se voir dans l'expression jubilatoire de l'objet). Ici c'est l'indifférence à l'égard du perçu, ou l'étrangeté de ce qui est perçu, qui fait obstacle à la constitution du miroir humain, source habituelle de plaisir à travers le regard. Or, ce sentiment ordinaire de familiarité est associé d'habitude à la parole de l'objet primaire, comme si sonore et visuel agissaient de concert pour rendre le dialogue possible, c'est-à-dire nourrissant la base émotionnelle qui invite à poursuivre l'échange, l'entretenir, l'enrichir, le différencier<sup>10</sup>.

Il s'agit donc bien de l'enchevêtrement de plusieurs modes de représentation dont l'ensemble forme un discours chez un sujet, participant à l'intrication du rapport avec un autre sujet. En souligner la ligne processuelle est important car, à ce développement, s'associe la dimension transformationnelle au moyen de l'intersubjectivité. Que la musique la favorise, cela est clair. Pour utiliser des termes moins chargés de pré-déterminations, nous dirons *la musicalité*, ouvrant ainsi des voies conduisant à des univers sonores différemment organisés : ceci aussi étend et varie la palette sonore dont les formes les plus intéressantes noueront la musicalité et le langage pour le bénéfice des matrices symboliques.

L'examen du « dialogue » avec un autiste adulte est remarquable (L. Danon-Boileau et M.A. Morel<sup>11</sup>). Au cours de l'échange instauré avec

---

10. Des études récentes d'une équipe franco-québécoise – Orsay, service hospitalier Frédéric Joliot et université de Montréal – auraient montré que les autistes présentent un défaut génétique qui ne leur permettrait ni la reconnaissance de la voix humaine, ni celle des mouvements des visages. Ces études ont été discutées et contestées (G. Haag).

11. Cf. *infra*.

descriptif qui, lui non plus, ne saurait donner la clé de ce qu'on peut dégager de l'observation des signes cliniques.

Une observation minutieuse fait apparaître que les troubles du langage de l'autiste installé dans sa maladie sont des conséquences, plutôt que des signes primaires. De même, aucune hypothèse globale – tel le déficit de l'attention – ne semble pertinente. Il semblerait que les jeunes autistes accordent une attention plus grande aux objets qu'aux personnes – comme si l'inertie les intriguait plus que le vivant – et qu'ils ne soient guère pressés d'établir des relations avec ceux appelés leurs semblables – perceptibles d'après leurs visages –, lesquels ne suscitent que peu d'intérêt (ou peut-être plus de crainte que de curiosité). Sans tirer de conclusion prématurée, on peut penser qu'une condition pour l'établissement d'une relation est le sentiment de familiarité du visage d'un autre, comme le nouveau-né qui sourit à une perception qu'il ne ressent pas seulement comme plaisante ou comme lui procurant un vrai plaisir (celui de se voir dans l'expression jubilatoire de l'objet). Ici c'est l'indifférence à l'égard du perçu, ou l'étrangeté de ce qui est perçu, qui fait obstacle à la constitution du miroir humain, source habituelle de plaisir à travers le regard. Or, ce sentiment ordinaire de familiarité est associé d'habitude à la parole de l'objet primaire, comme si sonore et visuel agissaient de concert pour rendre le dialogue possible, c'est-à-dire nourrissant la base émotionnelle qui invite à poursuivre l'échange, l'entretenir, l'enrichir, le différencier<sup>10</sup>.

Il s'agit donc bien de l'enchevêtrement de plusieurs modes de représentation dont l'ensemble forme un discours chez un sujet, participant à l'intrication du rapport avec un autre sujet. En souligner la ligne processuelle est important car, à ce développement, s'associe la dimension transformationnelle au moyen de l'intersubjectivité. Que la musique la favorise, cela est clair. Pour utiliser des termes moins chargés de pré-déterminations, nous dirons *la musicalité*, ouvrant ainsi des voies conduisant à des univers sonores différemment organisés : ceci aussi étend et varie la palette sonore dont les formes les plus intéressantes noueront la musicalité et le langage pour le bénéfice des matrices symboliques.

L'examen du « dialogue » avec un autiste adulte est remarquable (L. Danon-Boileau et M.A. Morel<sup>11</sup>). Au cours de l'échange instauré avec

10. Des études récentes d'une équipe franco-qubécoise – Orsay, service hospitalier Frédéric Joliot et université de Montréal – auraient montré que les autistes présentent un défaut génétique qui ne leur permettrait ni la reconnaissance de la voix humaine, ni celle des mouvements des visages. Ces études ont été discutées et contestées (G. Haag).

11. Cf. *infra*.

un analyste de très haute compétence (R. Diatkine), le sujet donne moins l'impression de parler, c'est-à-dire de dialoguer avec un autre, que de lire un texte. En revanche, le niveau de langage atteint permet de faire la part d'une introspection qui a tout de même réussi à s'installer par dédoublement entre le sujet intrapsychique et le sujet intrasubjectif. Cette « absence de soi » autistique exige un effort considérable pour devenir un pôle actif de l'échange : « Il faut que ça intéresse pleinement mon esprit, ce qui est malheureusement très rarement le cas », dit le patient.

Trouver le mot juste est difficile : évitement de l'objet, fuite active du rapport à l'autre, absence de « représentation de la représentation » de l'autre, mais avant tout crainte du contact ; on est ici comme fasciné par les formes simples du négatif. Et si l'on avait plutôt affaire à une attraction insurmontable par le vide qui est là où le véritable sujet se retrouve ? Capture de l'insignifiant comme signifiant de soi : comme « *soi mort* » qui ne serait que comme fantôme à lire – ni muet, ni parlant – couché comme inscription dans la pierre. Serait-ce cette impression qu'il donne d'une mécanique intermittente ? La sienne ? Celle attribuée à l'autre à travers laquelle peut se faire jour ce qui reste d'un désir d'accord qui peut, à ce moment, prendre des formes insoutenables, c'est-à-dire entraînant de la douleur à se vivre comme lien social ? On se prend à vouloir sauver du naufrage des lambeaux de signification reliés au passé. Ce qui donne aux échanges un caractère paradoxal et incompréhensible, ce n'est pas le défaut dont la parole est marquée, c'est le bouclier qu'elle constitue contre un univers insignifiable, qui soulèverait, s'il pouvait se dire, une terreur qu'on ne peut mettre en mots et que l'autre lui-même ne peut nommer parce qu'il l'ignore ou qui, s'il réussissait à la dire, risquerait de provoquer un ébranlement sismique sans aucun profit, détruisant le peu d'organisation à laquelle le sujet est parvenu.

Il m'apparaît de plus en plus clairement que l'autisme de l'enfance ne saurait être abordé que par des hypothèses théoriques d'une grande complexité qui feraient toute la place à un fonctionnement subjectif encore inabordable. Telles m'apparaissent, au-delà de leurs différences, les idées de G. Haag et d'A. Denis<sup>12</sup>. Elles centrent le problème sur l'altérité, altérité dont nous avons envisagé le caractère problématique puisque ce qui manque à sa constitution, c'est l'idée de l'autre comme *autre même*. Ces hypothèses sont évolutives. Elles ne manquent pas de soulever la question de l'état originaire : fusion, adhésivité, absence de réponse de l'objet primaire reconnaissant l'individualité propre du sujet, etc. Un fonction-

---

12. Cf. *infra*.

un analyste de très haute compétence (R. Diatkine), le sujet donne moins l'impression de parler, c'est-à-dire de dialoguer avec un autre, que de lire un texte. En revanche, le niveau de langage atteint permet de faire la part d'une introspection qui a tout de même réussi à s'installer par dédoublement entre le sujet intrapsychique et le sujet intrasubjectif. Cette « absence de soi » autistique exige un effort considérable pour devenir un pôle actif de l'échange : « Il faut que ça intéresse pleinement mon esprit, ce qui est malheureusement très rarement le cas », dit le patient.

Trouver le mot juste est difficile : évitement de l'objet, fuite active du rapport à l'autre, absence de « représentation de la représentation » de l'autre, mais avant tout crainte du contact ; on est ici comme fasciné par les formes simples du négatif. Et si l'on avait plutôt affaire à une attraction insurmontable par le vide qui est là où le véritable sujet se retrouve ? Capture de l'insignifiant comme signifiant de soi : comme « *soi mort* » qui ne serait que comme fantôme à lire – ni muet, ni parlant – couché comme inscription dans la pierre. Serait-ce cette impression qu'il donne d'une mécanique intermittente ? La sienne ? Celle attribuée à l'autre à travers laquelle peut se faire jour ce qui reste d'un désir d'accord qui peut, à ce moment, prendre des formes insoutenables, c'est-à-dire entraînant de la douleur à se vivre comme lien social ? On se prend à vouloir sauver du naufrage des lambeaux de signification reliés au passé. Ce qui donne aux échanges un caractère paradoxal et incompréhensible, ce n'est pas le défaut dont la parole est marquée, c'est le bouclier qu'elle constitue contre un univers insignifiant, qui soulèverait, s'il pouvait se dire, une terreur qu'on ne peut mettre en mots et que l'autre lui-même ne peut nommer parce qu'il l'ignore ou qui, s'il réussissait à la dire, risquerait de provoquer un ébranlement sismique sans aucun profit, détruisant le peu d'organisation à laquelle le sujet est parvenu.

Il m'apparaît de plus en plus clairement que l'autisme de l'enfance ne saurait être abordé que par des hypothèses théoriques d'une grande complexité qui feraient toute la place à un fonctionnement subjectif encore inabordable. Telles m'apparaissent, au-delà de leurs différences, les idées de G. Haag et d'A. Denis<sup>12</sup>. Elles centrent le problème sur l'altérité, altérité dont nous avons envisagé le caractère problématique puisque ce qui manque à sa constitution, c'est l'idée de l'autre comme *autre même*. Ces hypothèses sont évolutives. Elles ne manquent pas de soulever la question de l'état originaire : fusion, adhésivité, absence de réponse de l'objet primaire reconnaissant l'individualité propre du sujet, etc. Un fonction-

---

12. Cf. *infra*.

un analyste de très haute compétence (R. Diatkine), le sujet donne moins l'impression de parler, c'est-à-dire de dialoguer avec un autre, que de lire un texte. En revanche, le niveau de langage atteint permet de faire la part d'une introspection qui a tout de même réussi à s'installer par dédoublement entre le sujet intrapsychique et le sujet intrasubjectif. Cette « absence de soi » autistique exige un effort considérable pour devenir un pôle actif de l'échange : « Il faut que ça intéresse pleinement mon esprit, ce qui est malheureusement très rarement le cas », dit le patient.

Trouver le mot juste est difficile : évitement de l'objet, fuite active du rapport à l'autre, absence de « représentation de la représentation » de l'autre, mais avant tout crainte du contact ; on est ici comme fasciné par les formes simples du négatif. Et si l'on avait plutôt affaire à une attraction insurmontable par le vide qui est là où le véritable sujet se retrouve ? Capture de l'insignifiant comme signifiant de soi : comme « *soi mort* » qui ne serait que comme fantôme à lire – ni muet, ni parlant – couché comme inscription dans la pierre. Serait-ce cette impression qu'il donne d'une mécanique intermittente ? La sienne ? Celle attribuée à l'autre à travers laquelle peut se faire jour ce qui reste d'un désir d'accord qui peut, à ce moment, prendre des formes insoutenables, c'est-à-dire entraînant de la douleur à se vivre comme lien social ? On se prend à vouloir sauver du naufrage des lambeaux de signification reliés au passé. Ce qui donne aux échanges un caractère paradoxal et incompréhensible, ce n'est pas le défaut dont la parole est marquée, c'est le bouclier qu'elle constitue contre un univers insignifiable, qui soulèverait, s'il pouvait se dire, une terreur qu'on ne peut mettre en mots et que l'autre lui-même ne peut nommer parce qu'il l'ignore ou qui, s'il réussissait à la dire, risquerait de provoquer un ébranlement sismique sans aucun profit, détruisant le peu d'organisation à laquelle le sujet est parvenu.

Il m'apparaît de plus en plus clairement que l'autisme de l'enfance ne saurait être abordé que par des hypothèses théoriques d'une grande complexité qui feraient toute la place à un fonctionnement subjectif encore inabordable. Telles m'apparaissent, au-delà de leurs différences, les idées de G. Haag et d'A. Denis<sup>12</sup>. Elles centrent le problème sur l'altérité, altérité dont nous avons envisagé le caractère problématique puisque ce qui manque à sa constitution, c'est l'idée de l'autre comme *autre même*. Ces hypothèses sont évolutives. Elles ne manquent pas de soulever la question de l'état originaire : fusion, adhésivité, absence de réponse de l'objet primaire reconnaissant l'individualité propre du sujet, etc. Un fonction-

---

12. Cf. *infra*.

un analyste de très haute compétence (R. Diatkine), le sujet donne moins l'impression de parler, c'est-à-dire de dialoguer avec un autre, que de lire un texte. En revanche, le niveau de langage atteint permet de faire la part d'une introspection qui a tout de même réussi à s'installer par dédoublement entre le sujet intrapsychique et le sujet intrasubjectif. Cette « absence de soi » autistique exige un effort considérable pour devenir un pôle actif de l'échange : « Il faut que ça intéresse pleinement mon esprit, ce qui est malheureusement très rarement le cas », dit le patient.

Trouver le mot juste est difficile : évitement de l'objet, fuite active du rapport à l'autre, absence de « représentation de la représentation » de l'autre, mais avant tout crainte du contact ; on est ici comme fasciné par les formes simples du négatif. Et si l'on avait plutôt affaire à une attraction insurmontable par le vide qui est là où le véritable sujet se retrouve ? Capture de l'insignifiant comme signifiant de soi : comme « *soi mort* » qui ne serait que comme fantôme à lire – ni muet, ni parlant – couché comme inscription dans la pierre. Serait-ce cette impression qu'il donne d'une mécanique intermittente ? La sienne ? Celle attribuée à l'autre à travers laquelle peut se faire jour ce qui reste d'un désir d'accord qui peut, à ce moment, prendre des formes insoutenables, c'est-à-dire entraînant de la douleur à se vivre comme lien social ? On se prend à vouloir sauver du naufrage des lambeaux de signification reliés au passé. Ce qui donne aux échanges un caractère paradoxal et incompréhensible, ce n'est pas le défaut dont la parole est marquée, c'est le bouclier qu'elle constitue contre un univers insignifiable, qui soulèverait, s'il pouvait se dire, une terreur qu'on ne peut mettre en mots et que l'autre lui-même ne peut nommer parce qu'il l'ignore ou qui, s'il réussissait à la dire, risquerait de provoquer un ébranlement sismique sans aucun profit, détruisant le peu d'organisation à laquelle le sujet est parvenu.

Il m'apparaît de plus en plus clairement que l'autisme de l'enfance ne saurait être abordé que par des hypothèses théoriques d'une grande complexité qui feraient toute la place à un fonctionnement subjectif encore inabordable. Telles m'apparaissent, au-delà de leurs différences, les idées de G. Haag et d'A. Denis<sup>12</sup>. Elles centrent le problème sur l'altérité, altérité dont nous avons envisagé le caractère problématique puisque ce qui manque à sa constitution, c'est l'idée de l'autre comme *autre même*. Ces hypothèses sont évolutives. Elles ne manquent pas de soulever la question de l'état originaire : fusion, adhésivité, absence de réponse de l'objet primaire reconnaissant l'individualité propre du sujet, etc. Un fonction-

---

12. Cf. *infra*.